Vente et Abonnements :
14, Rue des Minimes, 14 — PARIS
NOUVELLE SÉRIE : N° 48
Prix net : 1 fr. 50 — Étranger : 2 fr.

La Revue Théâtrale

Mlle SUZANNE DEVOYOD
dans la Concurrente.

Cl. Studio-Lux

LA REVUE THÉATRALE

EST EN VENTE DANS TOUS LES KIOSQUES

et chez tous les Libraires, Marchands de Journaux et Papetiers de Paris et de Province.

VENTE & ABONNEMENTS

Au Siège de la Revue : **14, Rue des Minimes,**

et chez E. BERNARD, Libraire, 1, rue de Médicis.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

Alcanter de BRAHM. — Gabriel BERNARD. — Henry CÉARD. — Albert DAYROLLES. — Henry EYMIEU — Henry FRANSOIS. — Félix GALIPAUX. — Gustave KAHN. — Ch. LAMBERT — Maurice LEFÈVRE. — Camille LE SENNE. — Jules MARTIN — Théodore MASSIAC — Mme NANCY-VERNET. — Stanislas RZEWUSKI. — Camille de SAINTE-CROIX. — Henri SECOND. — Adolphe THALASSO. — WILLY. — Henry WELSCHINGER.

ILLUSTRATEURS :

Adolphe COSSARD. — Ed. FOURNIER. — HOFFBAUER. — Maurice de LAMBERT. — LÉANDRE. — A. LOIR. — Lucien MÉTIVET.

SOMMAIRE DU NUMÉRO 43

Chronique de Quinzaine	Edouard Gauthier.
Le Masque d'Amour	Camille de Sainte-Croix.
Le Cœur et la Loi	Henri Welschinger.
Dix Minutes d'arrêt	Gustave Kahn.
Francs-Maçons	Edmond Guiraud.
Revue des Critiques	Albert Dayrolles.
Galli-Marié	Camille Le Senne.
De l'Opérette au Gymnase	Théodore Massiac.
Théâtres à côté	Henry Fransois.
Théâtre dans le Monde	Nancy-Vernet.
L'Amicale des Contrôleurs	G. Frappier.
Éducation d'étoiles	Georges Heff.

Lion Fleurs

2, Bd de la Madeleine — Tél. : 247-25

Fleuriste appréciée de Tout-Paris, pour les Fiançailles, Mariages, Réceptions, Théâtres, Artistes.

Premières à forfait pour les Auteurs

PRIX MODÉRÉS

EXPÉDITIONS EN PROVINCE

POUR OBTENIR UNE **BELLE VOIX** employez **LA PÂTE AU MENTHOL CHANTREL**

FACILITE LA RESPIRATION · ÉCLAIRCIT LA VOIX

RENFORCE LE TIMBRE

en supprimant toute fatigue des cordes vocales et toute sécheresse de la gorge

Adoptée par les principaux Artistes et Chanteurs

Pharmacie BORDELET · 39, Rue de Clichy

et pharmacies

ARTISTES !!! avant d'entrer en scène,

Si vous souffrez de **NÉVRALGIES, MIGRAINES,**

Prenez les **Cachets de Névropyrol**

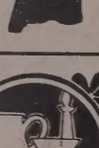
Pharmacie Montméat, 36, rue Saint-Roch, PARIS

LE PLUS GRAND PROGRÈS DU SIECLE

Plus de cheveux blancs

CONCENTRÉ WILSON

Recolorant instantané des cheveux et de la barbe sans les teindre. Par poste 5,50. TAVERNIER, Chim.-Pharm. 42, quai Fulchiron, Lyon.



SEUGNOT

CONFISEUR

Spécialité de Dragées et Boîtes pour Baptêmes

BONBONS

CHOCOLATS, DESSERTS

28, Rue du Bac

PARIS

TÉLÉPHONE : 729-71

POUR OBTENIR UNE

BELLE POITRINE

faites usage des *Pilules Orientales* qui effacent les saillies osseuses du cou et des épaules, développent, raffermissent ou reconstituent les Seins et donnent au Buste, en deux mois environ, un gracieux et durable embonpoint **sans grossir la taille.** Approuvées par les célébrités médicales, bienfaisantes pour la Santé, les

PILULES ORIENTALES

conviennent aux tempéraments les plus délicats, aux jeunes filles aussi bien qu'aux dames. — Renommée ancienne et universelle. Marque déposée selon la loi. Le flacon avec Notice : France et Etranger **6f35** (contre remboursement **0f15** en plus). Ecrire à **M. J. RATIE,** Pharmacien, 5, Passage Verdeau, PARIS, 9e. (Renseignements gratis).

DÉPOTS : *BRUXELLES*, Phcie St-Michel, 15, Boul. du Nord ; *GENÈVE*, Phcie Cartier & Jorin, 12, Rue du Marché.

Émile BAUDRY 86, Fg St-Denis PARIS

CRISTALLIER *en face la rue Paradis*

fait tous les Tél. 413.04

Rassortiments de Cristaux

anciens, modernes, pièces montées en métal, bronze, argent et or.

Fournitures pour le THÉATRE

Seule spécialité de ce genre : tous articles pour la scène. Etoffes de style. Ornements. Broderies. Bijoux. Accessoires. Costumes.

Travestissements.

POUPINEAU 16, Bd St-Denis PARIS.

Mme DE LA LANDE Leçons de dessin et de peinture. S'adresser p. correspondance, 77, rue des Martyrs. Prix modérés.

L'**IODHYRINE** du Dr DESCHAMPS est le spécifique par excellence de

L'OBÉSITÉ

produit sérieux, donnant des **résultats immédiats,** sans action nocive sur le cœur, l'estomac et les autres organes. — Ne provoque pas d'éruptions — Absolument inoffensif. — Dissout simplement les tissus graisseux sans laisser de rides.

La boite de 60 cachets pilulaires (traitement complet) **10** fr. franco contre mandat adressé à **M. LALEUF,** pharmacien-chimiste de 1re classe, 2, avenue Dauphine, Orléans (Loiret). — *Renseignements sur demande.*

Pianos Gervex

34, Rue Richer, 34

PARIS

Location . . . . . **10** fr. par mois

Vente . . . . . **20** fr. par mois

Pianos d'occasions

PLEYEL ERARD GERVEX, etc.

Depuis **300** francs.

La Revue Théâtrale

se charge de l'impression de tous

PROGRAMMES

AFFICHES, etc.

pour tournées en province et à l'Étranger.

Conditions spéciales à MM. les Artistes

PRODUITS ANTISEPTIQUES

AU **PYOLUÈNE**

Savon désodorisant, supprime les rougeurs, dartres, boutons, etc.

Dentifrice, blanchit les dents, raffermit les gencives et purifie l'haleine.

L. PIOT & Cie. 7, rue d'Argenteuil, PARIS

4e Année. — Nouvelle Série. — N° 43. Octobre 1905. — 1.

La Revue Théâtrale

T.M.

Bimensuelle

L. GEISLER, *Directeur-Administrateur.*

Abonnements :

Un an : Paris ..... 36 fr.
— Départements ..... 36 fr.
— Etranger ..... 48 fr.

Le Numéro

France ..... 1 fr. 50
Etranger ..... 2 fr. »

Rédaction

60, Rue de La Rochefoucauld, 60 — PARIS (IXe)

ED. GAUTHIER, *Rédacteur en chef* — G. FRAPPIER, *Secrétaire de la Rédaction*

Photographies STUDIA-LUX

Direction & Administration :

14, Rue des Minimes — PARIS

Arm. Geoffroy, *Secrétaire*

Pour Abonnements, Vente et Publicité

S'adresser 14, rue des Minimes

PARIS (IIIe)

Téléphone 249-94

Chronique de Quinzaine

GYMNASE : *Reprise du* Secret de Polichinelle. — ODÉON : *Reprise de* Don Juan d'Autriche. — THÉATRE-MOLIÈRE : *la* Concurrente, *pièce en trois actes, de M. Jean Roy ; l'*Audition, *comédie en un acte, de Mlle Marie Laparcerie.* — *Reprise du* Régiment à l'AMBIGU. — OPÉRA : *Reprise d'*Armide. — *Débuts de Mme Margyl.* — *Les réformes du Conservatoire ; à la Comédie-Française.* — GAITÉ : *Reprise de* Cyrano de Bergerac.

Il y aura bientôt trois ans, le *Secret de Polichinelle* fut révélé au boulevard, et il s'ensuivit, selon le dire prophétique et chamarré de M. Catulle Mendès, une grande « procession d'or » au Gymnase, dont il était sorti.

Repris à la fin traînante de *Ces Messieurs,* durant la préparation de la *Rafale,* le *Secret* de M. Wolff réunit de fructueuses recettes. C'est d'ailleurs le type de la comédie où tout le monde peut aller, où même la petite-fille peut mener sa grand-mère et lui donner à entendre la mansuétude enseignante de bons aïeux bourgeois, dorlotant quiètement l'amour illégal de leur hoir... On ne sait pas ce qui peut arriver.

Peu de premières furent aussi avantagées de vedettes que cette redonnée. Songez donc : Huguenet en bon papa Jouvenel ; Mme Anna Judic, en tendre maman-gâteau ; M. Dumény, en parrain arrangeur de combinaisons difficiles ; Mme Simon-Girard, reine d'opérette tentée de comédie, se montrant la plus fine vertu, la plus charmeuse marquise divorcée qui se puisse trouver ; sans oublier Mme Ellen Andrée, excellente et précieuse comédienne, M. André Hall et Mlle Camille Liceney.

Cl. Studia-Lux

Mlle de Deken, dans la *Concurrente* (IIe Acte).

Chapeau de la Maison Carlier.

Comme entrée de jeu, l'Odéon nous a donné, d'abord, quelque classique bien présenté — au sens matériel s'entend — mais assez platement interprété, puis, on ne sait pourquoi, *Don Juan d'Autriche* ou la *Vocation* : du Casimir Delavigne bizarrement historique de 1835 ! S'y tinrent fort convenablement : M. Dorival, en Philippe II jaloux ; Mlle Gladys Mahxance, Florinde objet d'amours concurrentes ; Mlle Even, adroite duègne.

En peu de temps, MM. Clot et Dublay ont effacé le renom mélo des Bouffes-du-Nord. Leur initiative, leur discernement, leur énergie valent d'être loués, car rien ne pouvait être plus difficile que d'accoutumer dans la vieille Closerie de la Chapelle des pièces dont les propositions psychologiques ou sociales eussent semblé originales au boulevard.

Le programme premier du Molière, pour cette saison, a trouvé bon accueil. L'*Audition,* de Mlle Marie Laparcerie, est autre chose que les affligeantes fantaisies payées par amateurs à directeurs en vue d'estomper le fracas que mènent nos chères ouvreuses, au début de nos récréations théâtrales. L'idée de l'*Audition* demeure drôle sous le développement qu'en fit, à son point de vue un peu particulier, une reporteresse avisée. C'est très amusant de trouver, en lever de rideau, une mince pistonnée qui établit son savoir tragique sur les répliques secourables d'un balayeur de planches. Toutefois, en faisant son Irmonde Montespan si

Mlle Suzanne Devoyod, dans la *Concurrente* (IIIe Acte).

renseignée des critiques parisiens, l'auteur a laissé un peu trop percer sa profession d'argus à la *Presse*. Mlle Claudie de Sivry se tire fort gentiment de son équipée.

La *Concurrente* offre un curieux intérêt. Sa tendance féministe s'appuie sur un exemple adroitement établi ; malheureusement, la stricte justesse de cet exemple recherche des soutiens parallèles qui sont exagérés ; et de là, comme aussi de l'excès où tombent certains personnages, pointe de l'outrance préjudiciable à la portée de l'œuvre.

Mlle de Deken, dans la *Concurrente* (IIIe Acte).

Cet inconvénient s'affirme à presque tous les débuts et soutenances de thèses, au théâtre et ailleurs. On s'applique toujours à prouver trop le dire qui vous est cher.

Il faut regretter, certes, que le littérateur vaniteux, de Mlle Le Roy, après s'être montré si humainement jaloux de sa femme, qui pénétra dans sa besogne pour la sauver, ajoute à son dépit colère la muflerie d'une envolée au bras de sa maîtresse. Il est plus regrettable encore de voir le truchement d'une même situation, arrangée en contrefort, surenchérir sur ce lâche agissement ; de voir un professeur estimé délaissant savante, uniquement pour le vice d'une effrontée. belles scènes qui jaillissent hors de propos, ou sition ; puis elle ne fait qu'esquisser des caracduire dans l'action. Depuis la première, il est sur ces détails, et la pièce se trouve ramenée plus de vrai sens à son argumentation.

l'amour d'une élève, peut-être trop Outre cela, la *Concurrente* a plusieurs dont le ton monte très haut sans trantères qu'elle aurait eu avantage à convrai, on a pratiqué d'adroites ciselures vers la normale logique qui procure

Les interprètes principaux sont très bons. Mlle Devoyod donne la plus vivante expression au sort de l'épouse méconnue. Mlle de Deken — toute jeune actrice jusqu'à présent peu connue — montre un talent à la fois très hardi et très assuré dans le rôle de la doctoresse, qui est plus compliqué, plus délicat, plus en jolies nuances que celui de Mlle Devoyod. L'expérience de M. Albert Lambert père rend admissible le professeur éhonté. Mlle de Sivry, en joujou tentateur de ce laid bonhomme, et Mlle Alice Béry, en théâtreuse amante de l'écrivain ingrat, sont très gentilles. MM. Pouctal, Mévisto, Castelli, Angély, Paul Daubry, Mlle Dargentan, si jolie, apportent la meilleure volonté à la tenue de leurs emplois.

L'Ambigu a repris le *Régiment*, drame bien construit, comportant une chambrée qui a retrouvé son succès d'autrefois.

L'Opéra a eu de très beaux soirs avec *Armide*, réapparue dans les magnifiques décorations du peintre Amable, Mlle Bréval interprétant l'enchanteresse et M. Muratore figurant le chevalier Renaud.

Pour des causes un peu spéciales, l'Opéra profita d'aussi brillants auditoires aux représentations de *Samson et Dalila* données avec Mlle Margyl. Cette neuve chanteuse est évidemment en progrès depuis *Phryné*... sa beauté illumine Dalila, mais sa voix jolie n'est pas pourvue de toute la robustesse que demande la victorieuse de Samson.

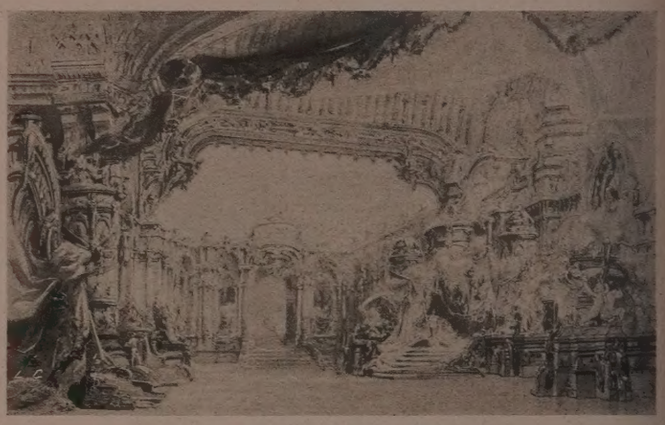
D'importants changements ont été imposés au Conservatoire. A la suite de ces changements, un vent de fronde s'est levé au faubourg Poissonnière, il a grondé un peu, sans provoquer de drames. Seuls — on ne sait pourquoi — les excellents maîtres de Féraudy et Le Bargy quittèrent la maison dès que furent publiées les dispositions nouvelles prescrivant suppression de traitement ou même renvoi des membres du corps enseignant qui rateraient leurs cours avec quelque régularité.

D'inattendues personnalités se sont abattues aux portes des classes demeurées libres. La formation des jurys d'admission et d'examen a été changée, mais on a négligé de modifier la coutume qui permet à la foule le concours d'entrée au Conservatoire. A la seule épreuve de déclamation, se présentèrent cent quarante-cinq demoiselles, dont quatorze seulement devaient être retenues pour le choix définitif à opérer de onze d'entre elles. Une sommaire sélection parmi tant de prétendants ne pourrait-elle s'effectuer au préalable, afin d'épargner à ces jeunes gens des déceptions et de gagner aux jurés du temps dont ils pourraient plus sagement disposer?

Mlle Brandès s'est décidée à conclure avec la Comédie un accord apaisant, mais les Français sont restés plusieurs jours troublés par la vive sortie de M. Garry.

En attendant les *Oberlé* et *Chantecler*, M. Coquelin joue *Cyrano de Bergerac* et le *Maître de Forges*.

ÉDOUARD GAUTHIER.



Esquisse d'AMABLE pour *Armide* (IIIe Acte).

Esquisse d'AMABLE pour *Armide* (IIe Acte, Ier Tableau).

Clichés Studia-Lux.

THÉATRE-SARAH-BERNHARDT

Le Masque d'Amour

Pièce en Cinq Actes et Huit Tableaux,
de Mme DANIEL LESUEUR

M. André Calmettes (Renaud de Valcor).

En présence de ces huit copieux tableaux, on sent bien que l'on assiste à l'effort très personnel d'une délicate vigueur de femme, habituée à de plus fins et de plus légers travaux, s'excitant soudain par dandysme professionnel à manier les lourds et durs matériaux d'une grosse entreprise masculine.

C'est par de non moins violents exercices que George Sand, avec son *Mauprat*, gagna ses grades virils dans la croisade de son temps et s'apprit à marcher au pas avec les pionniers herculéens du romantisme populaire, Eugène Süe, Dumas, Féval.

M. Henry Krauss (José Escaldas).

Mme Tessandier (Mathurine Gaël).

On sent aussi que, dans ce drame, les qualités et les défauts se reconnaissent de même famille, et qu'ils sont, comme les héros de l'aventure, bâtards ou réguliers, enfants de même sang.

Le *Masque d'Amour* fut d'abord publié, en feuilleton, à cette même place de rez-de-chaussée où se succédèrent les grosses signatures de Montépin, de Richebourg, de Jules Mary.

Le feuilleton populaire est un art très particulier ; et, pour l'avoir nous-même pratiqué jadis et non sans y prendre grand intérêt, nous savons tout ce qu'il exige d'application mentale et d'énergie souple.

Il comporte toute une syntaxe qu'il faut tirer de son propre fonds ; car elle ne s'apprend pas dans les écoles de belles-lettres ; et c'est seulement par flair d'instinct et par développement d'expérience qu'on l'acquiert.

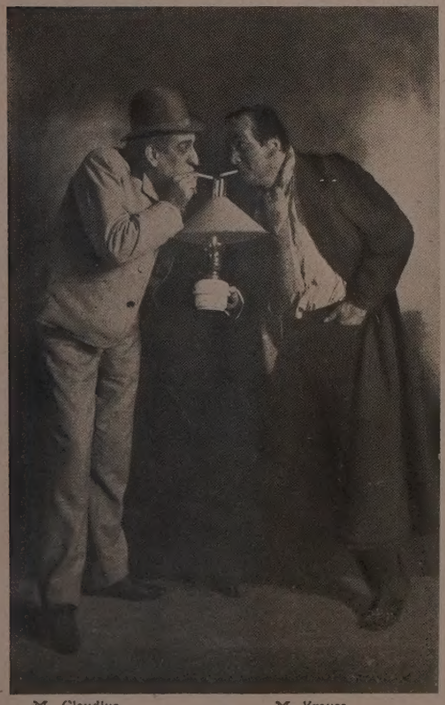
N'importe qui ne saurait s'improviser conteur devant la foule ; et les dons qu'il faut pour émouvoir sa sensibilité très particulière ou son ingénuité franche et fruste se rencontrent rarement chez le mandarin lettré.

Celui-ci discute, ergote, chicane ; il choisit ses mots, pèse ses phrases, rogne et retaille les expressions de premier jet, ne laisse rien passer de ce qu'il réprouverait chez un confrère.

Dans un roman où la *« suite au prochain numéro »* doit tenir une forte masse d'imaginations haletantes, quatre ou cinq mois durant, il importe, au contraire, d'écrire comme on parlerait, très vite et couramment, avec les fautes de rhétorique même qui donnent au bavardage romanesque, son action, son cachet de vie.

Toute préoccupation de construction lapidaire est une entrave au mouvement feuilletonesque ; et si l'on insiste trop sur le détail descriptif, sur l'analyse sentimentale, le courant d'émotion se brise ou se glace.

Est-ce dire que le goût populaire soit fermé aux œuvres très écrites et très déduites ? Non, certes. Mais il est extrême en tout ; si l'on éveille en lui l'instinct esthétique et le sens du beau, alors il devient d'une exigence formidable et réclame des



M. Claudius. (Oscar Sornières).

M. Krauss. (José Escaldas).

Mlle Anne Ratcliff (Gaëtane de Ferneuse).

Clichés Studia-Lux.

Mlle Maya (Mauricette).

monuments parfaits, des conceptions d'absolu génie, réalisées par un art profond et sûr. Ne croyez pas alors l'intéresser à des effets d'un talent moyen, à des exercices d'éducation distinguée. Il va droit au chef-d'œuvre et ce sont les meilleures choses du grand répertoire, les symboles souverains, les plus merveilleux éclats de haute inspiration lyrique, qu'il adore et qu'il acclame.

M. Lacroix (Hippolyte Plu). Mlle de Lagny (Rosalinde).

Hormis cela, il préférera toujours à une narration simplement soignée et d'une correction conventionnelle, étudiée, banale, la franche façon négligée et grouillante des feuilletons de petits quotidiens et des romances de coin de rue.

Nombreux sont les écrivains mondains ou bourgeois qui ont tenté un compromis, en mêlant un peu de littérature à une trame mélodramatique. Ils ont toujours échoué, déméritant, d'une part, de leur public ordinaire, et d'autre part, ne gagnant pas l'estime de la foule.

M^me^ Daniel Lesueur, elle, n'ignore rien de cela. Il me semble que certaine critique, sévère pour son *Masque d'Amour*, n'a pas très bien compris les bonnes raisons de l'auteur.

Ce n'est pas très justement qu'un de nos confrères écrivait à son sujet, l'autre jour :

— Je crois bien démêler le dessein que l'auteur avait formé : c'était de faire un mélodrame qui ne serait pas dépourvu de littérature. On pourrait concevoir un plus médiocre projet. Mais il n'est, en aucune façon, réalisable. Bousculé par l'impérieuse hâte des événements, du coup de théâtre, on n'a pas le temps de rester un artiste ; et, avec les meilleures intentions, il se trouve qu'on n'a fait qu'un gros mélodrame, pareil à tous les mélodrames.

M. G. Colin (Hervé de Ferneuse).

Hé bien ! ceci, qui serait fort juste pour d'autres, ne l'est nullement en ce qui concerne M^me^ Daniel Lesueur. Très volontairement, en écrivant le *Masque d'Amour*, elle s'est complue à oublier qu'elle était aussi l'auteur des fins chapitres d'*Un Mystérieux Amour*.

Elle a bien fait.

L'IMPÉRIEUSE HATE DES ÉVÉNEMENTS et des COUPS DE THÉATRE, elle l'a consentie, acceptée ; et c'est pour cela que son mélodrame du Théâtre-Sarah-Bernhardt, s'il n'a pas plu à maints épluchеurs littéraires, apporte tout ce qu'il faut pour plaire aux spectateurs qu'elle se souhaitait.

C'est compliqué d'intrigue, mais ce n'est pas embrouillé ; c'est gros de sentiment, mais c'est remuant ; ce n'est pas d'une analyse psychologique très doctoralement conduite, mais les effets portent et l'émotion s'en dégage brutalement, nettement.

Du château de Valcor et des projets monologués de Bertrand Gaël, l'attention du spectateur des galeries se porte très passionnément à la scène de la Grotte d'Amour, où, dans un baiser donné par l'homme qui ressemble à son amant d'autrefois, Gaëtane de Ferneuse ne reconnaît pas la chair des lèvres qu'elle chérissait. L'élégance criminelle de M. Calmettes et la noblesse douloureuse de M^lle^ Anne Ratcliff sont allées droit aux effets voulus, de même pour la forte composition de M. Henry Krauss, en brésilien vindicatif, la fougue maternelle de M^me^ Tessandier et la gouaillerie canaille de M. Claudius en ruffian des boulevards extérieurs. Tous ces personnages ont été fort bien conçus par l'auteur selon l'esprit simpliste du public auquel on les destinait ; et, dans la suite, grâce au talent très approprié des interprètes, l'émotion s'est dégagée franchement des meilleures scènes

Remarquablement mis en scène dans des décors brillants, les tableaux du Bock d'Or, de la maison rustique des Gaël, de la scène du club mondain et du taudis d'Escaldas, ont impressionné.

Mlles Fontane et Jane Avril.

Clichés Studia-Lux.

Parmi l'enchevêtrement des intrigues, il y a, entre autres, une scène fort neuve et d'une réelle beauté tragique, celle où la vieille Mathurine Gaël, reconnaissant, sous la marque du faux marquis, son propre fils, Bertrand, qu'elle avait cru mort, et qui est revenu escroc et faussaire, le chasse de la maison familiale, puis, cédant à son invincible passion maternelle, court après lui sur la route et lui crie tous les conseils qui, s'il sait les suivre, l'empêcheront de se voir reconnu, arrêté, jugé et condamné.

Cette scène fut un triomphe pour M^me^ Tessandier, et je crois que cette création comptera dans sa belle carrière.

CAMILLE DE SAINTE-CROIX.

M. Bouchez (le prince de Willingen).

M. Grammont (Marc de Plesguen)

Cl. Mathieu-Deroche

Le Cœur et la Loi. — 1er ACTE.

M. Delangle (l'Huissier). Mme Em. Dux (Mme Favié). M. Darras (Marchal). Mlle Sergine (Francine Le Hagre). M. Maxudian (Maurot Le Hagre). Mlle Farna. (Mme Maubrée)

Le Cœur et la Loi

De leur roman les *Deux Vies*, MM. Paul et Victor Margueritte ont tiré une pièce intitulée : le *Cœur et la Loi*. Ils supposent que Francine, leur héroïne, a été amenée à épouser, sans y avoir bien réfléchi et de par le conseil de ses parents, un certain Le Hagre qui, malgré ses apparences d'homme du monde et de prétendu croyant, n'est qu'un misérable. En effet, cet hypocrite a odieusement trompé sa femme avec l'institutrice de Josette, leur enfant. Francine, qui ne veut pas rester auprès d'un tel individu, songe à divorcer. Au contraire de sa mère, la comtesse Favié qui, elle aussi, a été victime d'une trahison semblable et qui, fidèle à ses croyances, a estimé ne pouvoir révoquer le serment juré devant l'autel et s'est bornée à demeurer pour son mari une étrangère, Francine ne peut surmonter ses dégoûts, et cherche à sortir par la force d'une union abominable. Elle n'écoute point les conseils de sa mère et n'admet pas que la femme doive se sacrifier pour la grandeur et la beauté d'un principe. Elle veut vivre ; elle veut sa part de bonheur à laquelle elle dit avoir droit. Mais elle va, sans le savoir, au-devant de difficultés insurmontables.

Cl. Studia-Lux.

Mlle Sergine (Francine Le Hagre).

Le Hagre qui, si le divorce était prononcé au profit de sa femme, perdrait une dot dont il a besoin, fait agir un sien parent, le sénateur Maurot Le Hagre, sur le juge qui doit examiner leur cause et fait promettre à ce juge un siège de conseiller. Le premier acte de la pièce nous donne en raccourci l'aspect du Palais de Justice, avec ses avocats et ses avoués en robe, les huissiers, les plaideurs et leurs conseils. En attendant l'arrivée du magistrat, Francine et sa mère causent de leurs douloureuses aventures et mettent le public au courant de la pièce. Apparaît le vieux jurisconsulte Marchal qui fait une véritable conférence en faveur du divorce. « Seul, dit-il, le divorce est logique. Il ne fait de sentiment hors de propos pas plus que le couteau du chirurgien ; il coupe et les membres redeviennent sains. » Cette affirmation pourrait soulever de longues discussions, mais passons. En vain, Mme Favié objecte l'opinion du monde. Marchal sourit et déclare que dans le Tout-Paris, il n'y a que de rares exceptions d'honnêtetés. En vain, objecte-t-elle les défenses formelles de l'Église ; Marchal réclame et dit, en homme peu au courant de l'histoire, qu'elle n'a refusé le divorce que depuis la Restauration, et que d'ailleurs elle a un divorce particulier, la nullité. Il conclut, avec une audace qui effraie la pauvre Mme Favié, à ce que le seul mariage à la mairie est suffisant et qu'il vaut mieux que l'union libre. Et cependant, c'est à cette union qu'aboutit la thèse de MM. Paul et Victor Margueritte.

On appelle M. et Mme Le Hagre dans le cabinet du président pour tenter une réconciliation. L'audience n'est pas longue, car bientôt l'on voit sortir Francine indignée qui jette à son mari des reproches rendant pour jamais tout rapprochement impossible. Au second acte, nous apprenons que Francine a obtenu la garde de l'enfant, mais s est vue, tout à coup, débouter de sa demande en divorce, sous le prétexte d'une réconciliation inattendue. Dans une visite que la petite Josette rendait à son père, l'enfant s'était cassé la jambe. Francine était accourue chez M. Le Hagre qui avait dû garder Josette un certain temps et l'on en avait conclu — de faux-témoins aidant — que les époux se réconciliaient. Mais Francine s'est élevée contre l'arrêt et attend avec impatience la décision de la Cour d'appel. Sur ces entrefaites, le personnage sympathique apparaît Ce n'est plus,

Cl. Mathieu-Deroche

Le Cœur et la Loi. — 4e ACTE.

Mme Em. Dux (Mme Favié.) — La petite Bessy (Josette.) — Mlle Sergine (Francine Le Hagre.)

Cl. Studia-Lux.

Mme Émilienne Dux (Mme Favié).

comme autrefois, le sculpteur, le musicien, le poète... c'est un explorateur. C'est le noble Eparvié, qui, jadis, prétendant à la main de la belle Francine, subit un refus et qui, sans se décourager, lui est resté fidèle. Il revient du Soudan après deux ans d'absence, et avec la plus vive douleur il apprend l'infortune de son amie. Il vient la consoler, et dans une scène touchante, lui fait l'aveu de son amour. « Dans un soir de détresse, dit-il, je me plaisais à vous revoir gaie, souriante, portant le bonheur avec vous... Et puis, je suis revenu, je vous ai vue malheureuse. J'ai retrouvé mon unique amour, grandi, épuré, plus ardent que jamais... Vingt fois, j'ai failli me jeter à vos pieds, m'offrir comme votre bien, votre chose! Ah! ce droit de vous servir comme un mari et de vous faire respecter, Josette et vous, je l'eusse payé, je le payerais de mon sang!... Quel supplice de voir frapper par une injustice atroce celle qui vous est plus chère que tout, et d'être là en silence quand tout votre être voudrait crier : Je vous aime! » Et Francine émue, répète lentement cet aveu qui va devenir le sien : « Je vous aime! » Oui, elle veut vivre, elle veut revivre, elle veut être à lui, à ce noble cœur pour toujours... Mais tout à coup, elle se lève, elle pleure, elle se souvient. « Je sors d'un rêve, s'écrie-t-elle, et l'horrible réalité me saisit... Ma fille ! ma fille ! Et cet homme qui peut tout, qui est le maître ! Ah ! qu'allons-nous devenir? »

Et en effet, quelques instants après, elle apprend, désespérée, que la Cour d'appel a rejeté sa demande en divorce. L'arrêt est formel. Elle n'a plus un seul grief à invoquer. Son mari peut la contraindre à réintégrer le domicile conjugal et reprendre l'enfant. Francine est atterrée. Retourner auprès de cet homme? Jamais. Lui laisser l'enfant? Jamais... Elle pense à ce moment à confier sa fille au bon Marchal qui la conduira secrètement en Suisse, loin d'un père indigne. Puis au troisième acte, quand le misérable ose venir redemander la petite et lui proposer, à elle, de revenir sous son toit et d'y recevoir M. Eparvié sans qu'il s'en aperçoive, elle lui crache son mépris à la face. La scène est vraiment dramatique. Francine appelle M. Eparvié et le présentant à celui qu'elle ne veut plus pour son mari, elle déclare qu'elle va partir avec lui. Le Hagre, fou de rage, sort en menaçant de faire appel à la force pour reprendre Josette. Mais après une dernière lutte avec sa mère, lutte qui reprend l'aspect d'un interminable plaidoyer où deux avocats discuteraient devant le tribunal, Francine se décide à fuir. « Mais tu es mariée pour la vie! lui crie sa mère. — Mais nous appartenons à nous-mêmes, répond-elle, avant d'abdiquer pour autrui. — Nous nous devons à la société. — Non ! la société a ses devoirs envers moi. Elle doit me protéger et m'arracher à des souffrances imméritées. — Aie le courage de souffrir comme moi ! — Je veux souffrir, oui, par la justice et non par l'injustice. Je veux avoir le droit de vivre librement. » Et là-dessus, elle s'enfuit, emmenant sa fille, et répondant par un « Au revoir ! » au lamentable adieu de sa mère.

Tel est le plaidoyer de MM. Paul et Victor Margueritte, plaidoyer en faveur du divorce par consentement mutuel, ou plutôt, par simple consentement unilatéral, qu'ils ont voulu rendre éloquent, mais qu'ils n'ont pu rendre convaincant. Il est facile de faire croire au public que l'exception est la généralité ; qu'il y a un très grand nombre de maris aussi abjects que ce Le Hagre et de femmes aussi infortunées que cette Francine. Il est facile d'accumuler les difficultés de façon à démontrer que la loi du divorce, déjà trop large, n'est pas encore assez étudiée. Or, les arrêts injustes d'un juge ne sont pas la faute de la loi. C'est la faute du juge. Des témoins vendus, un juge influencé, un arrêt inique, cela se rencontrera toujours, à moins de réformes radicales dans les personnes et dans les mœurs. D'ailleurs, ces inconvénients signalés se rencontreront aussi bien avec le divorce élargi. Et puis, avec le consentement d'un seul, comment la femme, par exemple, se défendra-t-elle contre les caprices de l'homme qui voudra changer de compagne à toute heure? A quel rôle la réduira-t-on? Avec l'union libre que vous préconisez, que deviendrait la société? Parce que tels ou tels époux ne veulent pas se faire de concessions, parce qu'ils n'admettent ni les difficultés ni les embarras de la vie, parce qu'il leur faut le bonheur complet, parce qu'ils proclament leur droit à ce bonheur et que ne l'ayant pas trouvé, ils veulent le chercher ailleurs, il faut que les unions reconnues par la loi et par l'Église soient susceptibles d'être brisées en un instant? Pourquoi admettre que le mariage soit plus facile à rompre que tel ou tel autre contrat ? Est-il moins sacré, est-il moins important ?... Et puis, à côté de cette Francine qui veut divorcer à tout prix, combien de femmes qui ne veulent pas divorcer et auxquelles vous imposerez une détestable contrainte? Enfin, en ce qui concerne Mme Le Hagre, avec votre dénouement qu'en faites-vous ? Une femme entretenue ! Et sa fille, que deviendra-t-elle ? Et les enfants à venir? Donc, malgré d'éloquentes objurgations, rien ne vaut l'antique et solide mariage et ses lois, qui sont la base même de la société. C'est à quoi concluait logiquement le récent et remarquable livre de M. Léon Daudet, le *Partage de l'Enfant*.

La pièce de MM. Paul et Victor Margueritte a été vaillamment défendue par MM. Janvier, Chevalet, Darras, Maxudian, Liser et Mmes Sergine et Dux.

La soirée avait commencée par un acte de M. André Rivoire, l'*Ami de la Maison*, où un autre explorateur, de retour des Indes, réconcilie deux époux divorcés et, en récompense de sa bonne action, n'obtient de la femme que ce mot dit à l'oreille du mari : « Dis-lui de s'en aller ! » MM. Liser, Brou et Mme Marcilly ont bien joué cette fantaisie peu dramatique et d'un style peu poétique.

HENRI WELSCHINGER.

Cl. Studia-Lux.

La petite Bessy (Josette).

Dix Minutes d'Arrêt

Pièce en trois Actes, de **M. Georges Duval**

Les auteurs dramatiques ne respectent plus rien. En voici un, qui, mettant de côté tout respect vis-à-vis de l'Académie, transporte sur la jolie scène des Nouveautés, la plus grave des cinq parties constitutives de l'Institut, soit l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. C'est au sein de cette section studieuse et solennelle que siègent M. de la Croizette et M. Le Huchois, lesquels ne sont point seulement des porteurs d'habits verts, mais encore des vert-galants. Encore n'est-ce point pour quelque frivolité de leur vieillesse vénérable qu'ils sont ainsi traduits devant la gaieté publique, c'est parce que fille et femme d'académiciens, fille de Le Huchois de l'Institut, et veuve de Leperrier de l'Institut, Mme Suzanne Leperrier est une jeune femme tendre, joyeuse, très vivante, très gaie, et qui n'aurait pas mieux demandé, du vivant de M. Leperrier, que d'être une amoureuse, si celui-ci l'en avait tant soit peu priée.

Dix Minutes d'arrêt (1er acte). Cl. Paul Boyer.

Mlle Piernold. (Zoé). M. Germain. (Le Huchois). Cl. Paul Boyer.

Mlle Sandry (Clotilde). Mlle Marcelle Lender (Suzanne).

Mais feu Leperrier, absorbé par le cunéiforme, n'en a eu cure. Quatre-vingt quatorze volumes de Mémoires, l'ont placé en haute estime parmi ses confrères, et ont inspiré à Suzanne Leperrier une insurmontable horreur pour tout ce qui touche à l'érudition, si bien que lorsque Le Huchois, d'accord avec son collègue de la Croizette, lui veut faire épouser le jeune vicomte Gaston de la Croizette, neveu du membre de l'Institut, il suffit que Joseph, l'ancien domestique de Leperrier, un vieux serviteur, un Pingard intime, qui veut pour la mémoire de son maître une Arthémise inconsolée pleurant sur ses cendres, il suffit que Joseph lui fasse l'éloge de Gaston de la Croizette, comme d'un parfait futur académicien, pour qu'elle résolve de ne le point voir. Il est vrai que dès que ce même Joseph interviewé par Gaston sur les mérites de Mme Leperrier, la lui a représentée comme la sévère épouse de Leperrier, toute austère, grave et mûre, le jeune homme s'empresse de songer à des projets d'évasion. Mais Le Huchois et de la Croizette (oncle), ont leur idée et ils y tiennent. La Croizette (oncle), parce qu'il croit de son devoir de fixer par le mariage la légèreté de son neveu (candidat malgré lui aux lauriers académiques). Le Huchois, parce qu'il en a assez de chaperonner Mme Leperrier, et parce qu'il existe de par le monde une certaine Zoé Michu, laquelle tient à l'Académie par différents liens. Elle est la fille d'un digne concierge de l'Institut ; de plus, le ravisseur de son innocence ne fut autre que de la Croizette oncle, auquel succéda de la Croizette neveu, qui ne la quitta que pour se préparer à son prochain mariage avec Mme Leperrier. Zoé ne voit dans ce lâchage qu'une occasion de rentrer en relations encore plus directes avec l'Institut, en devenant la locataire et mieux que la locataire de Le Huchois. Si bien que, dans son amour de la famille solidement établie, de la Croizette (de l'Institut) menace de couper les vivres à son neveu, et que Le Huchois presse de toute son influence pour obtenir le mariage. Tout ce que peuvent obtenir, chacun de son côté, les deux récalcitrants, c'est de pouvoir s'étudier un peu, parmi les plaisirs et

les loisirs de la vie de campagne, à Saint-Claude, où Le Huchois possède des propriétés. C'est là qu'ils se verront et s'étudieront.

Mais le dieu de la comédie les guette. Au buffet de Château-Randon (dix minutes d'arrêt), Gaston de la Croizette retrouve une jolie voyageuse à qui il vient de faire la cour ; le sort du vaudeville a exigé qu'ils prissent le même train et le même wagon. La voyageuse a plu beaucoup à Gaston qui lui plaît un peu. Un déraillement va prolonger les dix minutes d'arrêt et les amener à souper en tête à tête au buffet de la gare. Ce buffet n'est point un buffet ordinaire, mais un buffet de comédie. Dans une salle, il y a une noce. M. Barillard, directeur du théâtre de Château-Randon, y marie sa fille ; tout l'étage de l'hôtel est plein de couples amoureux ; les autorités y amènent des dames voilées, les hussards des dames sans voile. Pendant que Gaston et Suzanne Leperrier se content, sans se connaître, leurs désillusions, s'apitoient l'un l'autre sur leur vie que menace la même catastrophe — un odieux mariage — à tout instant, le garçon les dérange et les prie de passer derrière un paravent ; l'administration et ses bonnes fortunes descendent de l'étage par groupes isolés et qui ne veulent point être vus. Cette excitation de l'exemple, cette atmosphère d'amour illégitime et ce parfum d'amour légitime qui vient de la noce, le passage des couples fêtards, l'aubade à la mariée, le tête à tête, les nerfs, le champagne font si bien que Suzanne Leperrier, qui s'est fait passer aux yeux de Raymond pour une modiste, tombe aux bras de Raymond, qui s'est présenté à elle comme un peintre. Ils cueillent, en passant, un fruit au bord de la route ; ils ne se verront plus. C'est la faute au train, au déraillement, à l'amour clandestin, à l'amour naïf et virginal, à tout l'amour ambiant, et à ce paravent qui est tout près d'un divan.

Le lendemain réunira tout le monde à Saint-Claude. L'imbroglio, suffisamment assaisonné de quiproquos, doit se dénouer. Ici, nous ne sommes plus tout à fait dans le vaudeville. Encore que pour obéir aux lois joviales de ce genre, Gaston soit arrivé à Saint-Claude avec une valise bourrée de fanfreluches et de dentelles, ce pendant que Suzanne a amené avec elle tous les éléments d'un coquet costume de matin pour jeune homme élégant (car nos amoureux avaient des valises toutes pareilles, des valises d'âmes-sœurs), la pièce se mue un instant en comédie tendre, en comédie dramatique, car Gaston de la Croizette épousera-t-il Suzanne Leperrier, en qui il vient de reconnaître la modiste du buffet de Château-Randon ? C'est bien sa première idée que d'y renoncer ! mais Suzanne Leperrier lui déclare d'une si jolie grâce qu'elle n'est pas digne de lui, qu'elle prendra sur elle tous les inconvénients de la rupture, qu'elle gardera en son souvenir très doux tout de même, malgré le mal qu'il lui aura fait, le regret de cet instant de défaillance de son bref et involontaire roman, que Gaston s'émeut et constate que leur fantaisie mutuelle n'a été qu'un pressentiment de l'amour sincère, permanent et légitime qu'ils vont éprouver l'un pour l'autre.

Cl. Paul Boyer. *Dix Minutes d'arrêt* (2e acte).

M. Marche. Mlle Buarini (Claire). M. Noblet (Gaston). Mlle M. Lender. (Suzanne). M. P. Ardot. (Prosper). M. Bellières. (Lizardieux).

Et Zoé Michu, que Gaston a quitté pour se marier, va-t-elle faire quelque esclandre et compliquer la situation ? c'est à craindre, un instant, encore que les lois du vaudeville, redevenues triomphantes au dénoûment, le lui défendent ! Zoé Michu ne fera pas de bruit ! Elle n'est plus l'amie de Gaston, elle deviendra sa belle-mère. Elle a hâte que ce mariage se fasse. Ce sera pour elle l'heure du triomphe, et pour Le Huchois, l'heure du berger. Et Joseph ! le fidèle domestique, le gardien de la mémoire de Leperrier ? Eh bien, Joseph, on ne le voit plus après le premier acte.

On le regrette, et on taxe les auteurs d'ingratitude, car sans Joseph, il n'y aurait pas de pièce du tout. Supprimez dès l'abord les portraits infidèles que ce fidèle serviteur fait de Gaston à Suzanne et de Suzanne à Gaston, ces deux personnes qui au début de la pièce brûlaient de se connaître, et ne se connaissant pas, parées toutes deux, lui pour elle, elle pour lui, du prestige de l'inconnu, ne demandaient qu'à se plaire, se seraient vues, se seraient enchantées, se seraient fiancées. Il est vrai que l'auteur eut été embarrassé ; il lui eut fallu tirer une belle scène de la confusion de Joseph ; il l'a jugée trop facile ; il ne s'est servi de Joseph que comme d'un ressort. Joseph ici, c'est la fatalité si l'on veut, c'est le traître du vaudeville ; il ne faut pas abuser du traître dans un vaudeville, même un vaudeville qui mêle Marivaux et Sedaine à Labiche, dans un ensemble amusant.

Suzanne Leperrier c'est Mlle Marcelle Lender, et Gaston c'est Noblet. Le Huchois c'est Germain, et la Croizette (de l'Institut) c'est Colombey ; ils ont été excellents. Mlle Piernold est amusante en Zoé, comme Gaillard dans le personnage du traître Joseph ; le reste de l'interprétation ne gâte rien, sans nuire par des effets imprévus au jeu des premiers rôles.

En lever de rideau, les Nouveautés donnaient un petit acte de M. Lucien Duval, le *Coup du télégramme*, dans le goût des anciens proverbes, mais très modernisé. On l'a écouté sans déplaisir, sans être non plus heurté par une sensation d'imprévu et de nouveauté poussée jusqu'à la bizarrerie ; c'est un honnête petit acte tout à la louange de l'épouse adroite qui sait par l'heureux maniement du *petit bleu*, arrêter son époux à la minute même où il va sortir, déjeuner avec la meilleure amie de sa femme, et tromper sa pauvre épouse au bout de quatre mois de mariage seulement, ce qui est d'un homme pressé. Aussi ne le plaint-on pas de rester au bercail. Après tout, un petit acte, c'est bientôt passé :

Comme la grande pièce, le lever de rideau, avait dans de la fantaisie moderne, un petit goût de berquinade. La vertu est en ce moment-ci récompensée toute la soirée aux Nouveautés, une vertu qui est mutine et même délurée ; le vice n'y est pas puni. C'est d'une douceur toute rassérénante et on rit beaucoup.

Gustave KAHN.

Cl. Studio-Lux.

Mme SIMON-GIRARD, dans le *Secret de Polichinelle*.

PIÈCES GAIES

FRANCS-MAÇONS

VAUDEVILLE EN TROIS ACTES DE MM. CLAUDE ROLAND ET G. LEPRINCE

THÉATRE-CLUNY. — ...Ce soir-là, moi aussi, je dus subir mes trois épreuves, avec moins de philosophie, je l'avoue, que cet extraordinaire Jacquier qui, dans la pièce de MM. Claude Roland et G. Leprince, déchaînera des afflux de rire jusqu'à des centièmes probables ! Il pleuvait, première épreuve ; c'est embêtant d'arriver au théâtre avec des mouchetures de boue jusqu'à son huit reflets inclus ; mon omnibus sentait le chien mouillé et ma voisine de droite, un peu mafflue, débordait sur moi à chaque cahot du véhicule, deuxième épreuve ; enfin, j'avais un billet de faveur non numéroté, et je craignais l'abord des trois juges, je redoutais le fâcheux : « Nous n'avons plus rien, monsieur », dont on gratifie, depuis des soirées, à Cluny, le spectateur imprévoyant qui n'a pas loué d'avance ! Un dieu veillait sur moi... J'arrivai au contrôle à peu près sec, ma voisine d'omnibus eut la délicatesse de ne pas m'étouffer absolument sous ses appas, et le contrôleur, souriant, me trouva un coin... dans une loge, naturellement.

Dans *Francs-Maçons*, d'un bout à l'autre des trois actes, il y a une santé, une truculence, une force comique qui dérideraient le plus austère « quaker », déboutonneraient le « méthodiste anglican » le plus hermétique et tirebouchonneraient le plus rigide disciple de Wesley...

Donc, André Chevilly-Poncet a promis à sa belle-mère, Mme Leverdier-Franck-Mel, de suivre l'exemple de son beau-père, M. Leverdier-Dorgat, et de se faire recevoir dans une loge maçonnique ; aux yeux de l'excellente femme, il n'est pas de meilleur époux qu'un « vénérable » ; un « frère » qui est votre mari ne saurait tromper sa femme. Le gendre promet ; mais tandis que son épouse et toute la famille de son épouse l'ont laissé seul à Paris pour quelques semaines, il bamboche consciencieusement avec son ami Paul-Dubreuil-Champagne, et en fait de loges, fréquente surtout celles des petites acteuses de Parisiana ou autres Olympias « ejusdem farinæ » !...

Survient à l'improviste toute la sequelle familiale des Leverdier : — Qu'avez-vous fait, mon gendre, durant notre absence, pour avoir ce teint plombé, ces yeux battus, cette « xylostomie », dirait notre Willy ?...

— J'ai subi les trois épreuves... Je suis franc-maçon ! Suivant votre désir, belle-maman ! — « Aïe, se dit Leverdier père, qui ne se prétend « vénérable »... que pour exécuter en sourdine les moins vénérables excès, pourvu que mon gendre ne s'aperçoive pas ; je ferai exactement ses gestes au cas où il voudrait maçonniquement se faire reconnaître ! — Fichtre ! pense le gendre ; et mon beau-père qui est maçon ! je suis cuit s'il veut s'en assurer ! imitons tous ses gestes... et c'est ainsi que part la pièce, dans un mouvement endiablé qui se compliquera durant trois actes des épisodes les plus cocasses qui se puissent rêver !

Ah ! ce Brunois, si remarquablement silhouetté par Jacquier, ce Brunois obstiné qui trouve « très intéressantes » les plus abracadabrantes épreuves, ce Saint-Archange « inspecteur des loges » de Parisiana, et cette fille naturelle de Leverdier père, ce témoin vivant d'une faute lointaine, qui est Paul Dubreuil enjuponné pour les besoins de la cause, avec quelle truculence ils vous font tous oublier, pendant quelques heures, qu'il y a des pièces à thèses, des œuvres à longue portée, des drames sociaux et des « conflits humanitaires adaptés à la scène ».

Mme Franck-Mel, MM. Dorgat, Poncet, Jacquier, Mercier, Champagne, valurent un triomphe aux heureux auteurs de *Francs-Maçons* ; Claude Roland, ce coutumier du succès, trouva en eux les dignes interprètes d'une œuvre qui démontre par la belle santé de ses auteurs et acteurs à quel point Jules César avait raison de ne souhaiter autour de lui que des gens gras et bien portants !

La pièce a été tout à fait bien montée par MM. Poncet, directeurs de Cluny, ce « Palais-Royal » de la rive gauche qui n'a rien à envier à la maison mère..... au contraire !

EDMOND GUIRAUD.

Clichés Studia-Lux.

Francs-Maçons. — (2e ACTE).
M. J. Poncet (André Chevilly). M. Champagne (Paul Dubreuil). Mlle Villeroy (Marthe).

Francs-Maçons. — (3e ACTE).
M. Dorgat (Leverdier). Mme Bertry (Mme Brunois). M. Jacquier (Brunois).

Francs-Maçons.
Mme Franck-Mel (Mme Leverdier) Mlle Du Bled (Angèle). Mlle Villeroy (Marthe). M. Champagne (Paul Dubreuil). Mlle C. Barré (Claire).
M. Dorgat (Leverdier).

Revue des Critiques

Dans une interview parue dans le *Figaro* du 19 septembre, M. Georges Duval s'explique dans les termes suivants au sujet de sa pièce *Dix minutes d'arrêt* :

Depuis quelques années, il s'est établi un courant critique dont Catulle Mendès a été l'initiateur et dont j'ai été le premier à reconnaître la justesse. On a demandé plus de nouveauté dans le sujet, plus de psychologie dans l'action, plus de soin dans l'écriture. Il me semble qu'en écrivant Dix minutes d'arrêt, *j'ai essayé de tenir compte de tous ces desiderata. Pourquoi alors cette presque unanimité à me combattre ? Si nous nous attachons à traiter un sujet simple et à le développer dans une psychologie gaie, on nous accuse d'être à tout de souffle et c'est l'ombre de cet excellent Verconsin que l'on critique. Si nous baissons le rideau sur ce qu'on appelait au Palais-Royal* une coloquinte, *nous sommes de plats bouffons, tandis que si nous nous efforçons de terminer l'acte par une scène de véritable comédie, nous tombons dans le sentimentalisme.*

En somme, la vérité, je vais vous la dire. L'heure est aux solennels. Nous vivons dans un milieu critique qui a horreur de la gaieté et du rire. Je ne parle pas du public, Dieu merci ! mais de la presse. Si j'avais à recommencer ma vie, je débuterais par une histoire du protestantisme au seizième siècle, et à trente ans je passerais pour un grand homme à force d'avoir embêté mes contemporains.

Contrairement à ce qui se passe d'ordinaire, c'est l'auteur qui se montre sévère pour la critique. M. Georges Duval parle de la presque unanimité de la presse à le combattre ; or, voici ce que dit M. Emmanuel Arène :

M. Georges Duval nous a donné hier une petite pièce souvent agréable dont le sujet, un peu ténu, ne manque ni d'ingéniosité ni de gentillesse. On y a retrouvé l'adresse de composition du librettiste de Véronique *et des* P'tites Michu. *Par surcroît — mérite assez rare sur une scène de vaudeville — l'aventure est des plus simples à raconter.*

Mme Albert Le Roy.

Dans la *Liberté*, M. Robert de Flers est encore plus élogieux :

Voici un très aimable et très joli succès qui atteste, une fois de plus, la supériorité des sujets simples, tour à tour joyeux et attendris, et où la gaieté se mouille, de temps en temps, d'une petite, d'une toute petite larme. Il est vrai que Dix minutes d'arrêt *contient une situation tout à fait originale et inédite et cependant parfaitement vraie. C'est là le très fin et très réel mérite de ces trois agréables actes, où nous avons retrouvé l'adresse et la sûreté de composition de M. Georges Duval.*

Mlle Marie Laparcerie.

Dans la *Presse* du 19 septembre, M. Robert Dieudonné estime que cette pièce est « très vive et très spirituelle ». Vraiment, M. Georges Duval a mauvaise grâce à se plaindre !

M. René Blum constate, dans *l'Humanité*, que l'hôtel de la gare n'est peut-être pas tout à fait l'endroit désigné comme lieu de rendez-vous de toutes les notabilités de l'endroit où se passe l'action de *Dix minutes d'arrêt* ; puis il porte le jugement suivant sur M. Georges Duval, auteur dramatique : « Le principal reproche que nous pouvons faire à l'auteur est d'avoir voulu écrire une pièce trop littéraire, alors qu'il semble infiniment mieux doué pour le livret d'opérette ». Ce qui tendrait à prouver que M. Duval serait mieux inspiré en suivant davantage les impulsions de sa nature et en cherchant moins à contenter les critiques dont la personnalité est différente de la sienne.

La *Concurrente*, de Jean Roy, qu'accompagnait au Théâtre-Molière *l'Audition*, de Mlle Marie Laparcerie, est une pièce féministe dûe à une plume féminine. La plupart des critiques ont protesté contre le rôle des plus fâcheux

MM. Paul et Victor Margueritte.

que Jean Roy (lisez Mme Le Roy), fait jouer à son principal personnage mâle.

Au sujet des tendances manifestées par l'auteur, M. Catulle Mendès riposte de la façon suivante :

L'homme ne saurait admettre, dans le mariage, dans l'amour libre, ni même dans les plus ordinaires relations sociales, l'égalité intellectuelle de la femme. Cela est vrai. Mais l'homme est-il responsable de cet état de son esprit? est-ce que toute l'antériorité humaine ne lui montre pas — quelques exceptions étranges, sublimes mêmes, ne faisant que rendre plus sensible la règle générale — la relative faiblesse de la femme, et l'aveu de cette faiblesse par la résignation féminine? Sans doute, voici des temps nouveaux; l'intelligence d'Eve s'érige, active, hautaine « concurrente », en face de la force d'Adam, peut-être fatigué. Mais, vraiment, l'homme n'a pas encore eu le temps de s'habituer à une si humiliante nouveauté; et il ne faut pas lui reprocher de s'attarder encore à une tradition où se complaisait sa virile infatuation.

M. Nozière s'efforce avec une louable impartialité de mettre en balance les qualités et les défauts de l'auteur :

Ce qui est profondément vrai, ce que l'auteur a aperçu, et n'a pas mis en lumière, c'est la détresse de l'écrivain qui s'enfuit avec une femme qu'il sait stupide, plutôt que de supporter la vie auprès d'une femme qui lui est supérieure. C'est le caractère de cette comédie d'indiquer souvent des situations fortes et de ne pas les traiter. Elle est d'une maladresse qui nous étonne. Les sorties et les entrées sont illogiques et brutales. Des répliques ont souvent fait sourire. Cependant, on ne peut se défendre d'éprouver pour cette œuvre une réelle estime.

M. Claude Rolland.

Le *Masque d'amour* — dû également à une femme, Mme Daniel Lesueur — a valu à l'auteur des éloges... comme romancière, mais des réserves, comme auteur dramatique; M. François de Nion n'en augure pas moins favorablement de l'avenir de la pièce. Il se prononce ainsi :

Ce n'est pas ennuyeux du tout, et, quand on aura un peu allégé le spectacle, qui fut, hier soir, d'une longueur déconcertante, cette pièce pourra plaire au public qui aime à feuilleter les romans d'aventures bien illustrés.

Le *Cœur et la Loi*, des frères Margueritte, a été d'une manière générale accueilli avec faveur par la critique. Certains font des restrictions sur la thèse; elle paraît « peu soutenable » à M. Catulle Mendès, et absurde à M. Paul Souday.

En cherchant à « démontrer la nécessité d'introduire dans la loi le divorce à la volonté d'un seul », dit M. Paul Souday, « MM. Margueritte oublient que le mariage est un contrat qui oblige les deux parties qui l'ont signé et ne peut plus être rompu par le caprice de l'une d'elles que n'importe quel contrat civil. Le mariage est, à tout le moins, un engagement aussi sérieux qu'un acte de vente ou de location. MM. Margueritte prétendent nous apitoyer sur un conjoint qui veut divorcer et n'y réussit pas. Mais que dire du cas inverse d'un conjoint irréprochable qui serait contraint au divorce malgré lui? Dans le *Cœur et la Loi*, comme dans les *Tenailles* de M. Paul Hervieu, le divorce est réclamé par la femme : malice cousue de fil blanc! Dans la réalité, le divorce à la volonté d'un seul profiterait surtout aux hommes égoïstes et volages, réduirait, contre tout droit, des quantités de malheureuses, répudiées sans vergogne, à la gêne et à la solitude. Il n'y a de sécurité pour la femme que dans le mariage et dans l'impossibilité de le rompre sans de très graves motifs ».

Cl. Reutlinger

Mme Daniel Lesueur.

Plusieurs critiques ont également émis des réserves sur le dialogue qui affecte trop souvent la forme du plaidoyer.

En ce qui concerne la pièce de MM. Claude Roland et G. Leprince, jouée à Cluny, et intitulée *Francs-Maçons*, M. Camille Le Senne écrit que c'est un « vaudeville copieux, une grosse farce qui ne déplaira pas au public du « quartier ». Voilà qui est au mieux! les habitants du quartier latin peuvent, avec la pièce de l'Odéon et celle de Cluny, se payer le luxe de passer du grave au plaisant sans avoir à traverser les ponts...

ALBERT DAYROLLES.

Clichés Studia-Lux.

Mme Galli-Marié dans *Mignon*.

GALLI-MARIÉ

Morte, Galli-Marié, là-bas, à Vence, dans la petite villa des environs de Nice, pleine de fleurs et de soleil, où elle passait chaque été depuis sa retraite! La nouvelle a surpris autant qu'ému le Tout-Paris théâtral à peine rentré en scène et autour des scènes. On n'imaginait pas qu'elle pût disparaître, la Mignon idéale, la Carmen unique. On ne se doutait même pas qu'elle eût soixante-cinq ans et qu'elle traversât l'hiver de la vie près de son second mari, M. Delard, tant elle avait été avisée de quitter le théâtre en plein été de la force et du talent; puis, tentée un instant de reparaître, il y a une dizaine d'années, de se dérober d'une façon définitive après l'avertissement que lui avait donné sa courte défaillance vocale, au cours du « bénéfice » du monument de Bizet.

Elle était restée toujours jeune dans la mémoire de ceux qui l'avaient vue passer étoile, et je retrouve pêle-mêle, au fond de ma mémoire, comme dans une fusion cinématographique, les deux Galli-Marié successives de la salle Favart, celle de la première période, gentille, espiègle, presque menue, et celle du plein développement théâtral, au masque vigoureux et un peu dur, aux yeux hardis, à la démarche saccadée dont Paul Mahalin a laissé ce bon fusain: « Ses traits coupés pour l'expression des grands sentiments héroïques sont éclairés d'un sourire tout féminin qui en tempère la robustesse virile. Sa chevelure est noire comme un morceau de houille. Elle porte le nez haut et redresse la tête avec la bravoure d'un cheval de race. » Dans tous les rôles, la préoccupation de la ligne savamment combinée avec le relief pittoresque; point d'effort vocal; le souci du style jusque dans les plus ferventes échappées passionnelles; ni pantomime outrancière, ni effets empruntés au répertoire des scènes secondaires: une langueur voluptueuse que soulignait le regard aux reflets verts, d'une expression particulière, tour à tour aiguë et caressante.....

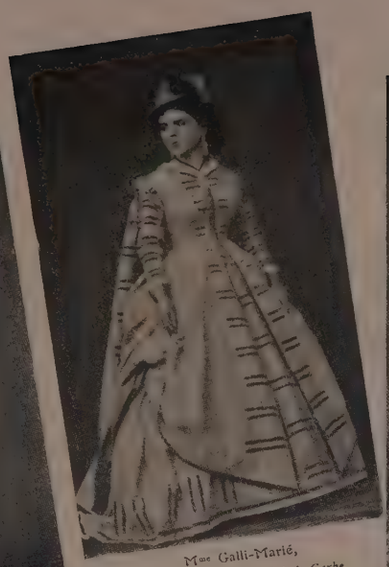
Mlle Galli-Marié

Toute cette vision disparaît dans une pénombre funéraire. Au moins Galli-Marié a-t-elle été enveloppée du linceul de rayons du printemps éternel de la côte d'azur et dort-elle son dernier sommeil en cette serre fleurie du cimetière de Cannes, où elle a voulu reposer près de la tombe de Mérimée. Elle était née en 1840, parmi d'autres verdures, dans une maison de la rue de Navarin, voisine de la place Brèdà, que précédait un rustique paradou, plein d'arbres et d'oiseaux chanteurs. Ce fut sur cette frontière indécise, déjà Paris, encore Montmartre, que vit le jour une enfant prédestinée à la gloire théâtrale, car elle continuait la dynastie des Marié, étant la fille du chanteur célèbre, dont voici la fiche, extraite du dictionnaire des lauréats du Conservatoire: « Marié (Claude-Marie-Mécène), né à Château-Chinon (Nièvre), 22 mai 1811. Contrebasse: 2e prix 1829, 1er prix 1830. Orchestre de l'Opéra, 1er octobre 1831 au 30 septembre 1834. Théâtre-Italien. Choriste à Saint-Eustache et à l'Opéra-Comique. A débuté à Metz dans les *Huguenots* (Raoul) 1838. Renaissance 1839. Opéra, débuta dans la *Juive* (Éléazar). 3 juin 1840, Toulouse, Belgique et Italie. Mort à Compiègne le 14 août 1879. »

Malgré cette ascendance, Célestine Marié, pas plus que ses sœurs, les étoiles d'opérette Paola et Irma, ne fut inscrite à aucune des classes de la maison du faubourg Poissonnière. Elle n'eut d'autre professeur que son père qui la fit débuter à Strasbourg en 1859. Presque aussitôt, elle épousait à Paris le sculpteur Galli, qui la laissait veuve deux ans plus tard. Sous

Mme Galli-Marié dans la *Petite Fadette* (1868).

Mme Galli-Marié,
à ses débuts à Rouen (1861).



Mme Galli-Marié,
dans la *Fiancée du Roi de Garbe*.

Mme Galli-Marié,
dans *Lara* (1864).

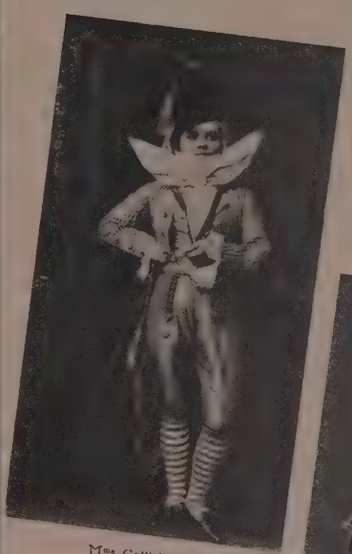
Mme Galli-Marié,
dans le *Capitaine Henriot* (1864).

Mme Galli-Marié,
dans *Fior d'Aliza* (1866)

Mme Galli-Marié,
dans le *Passant* (1872).

Mme Galli-Marié,
dans *Mignon* (1866).

Mme Galli-Marié,
création de Carmen, d'après un portrait de DOUCET
(1875).



Mme Galli-Marié,
dans les *Rendez-vous bourgeois*.
(1872)

Mme Galli-Marié,
dans *Fantasio* (1872).

Mme Galli-Marié,
dans *Piccolino* (1876).

Mme Galli-Marié,
dans *Piccolino* (1876).

Photographies provenant de la Collection de Mlle Ellen ANDRÉE

son double nom, elle retournait en province tenir l'emploi de contralto. Elle chantait en 1862, au Théâtre des Arts de Rouen, où elle avait été très applaudie en Léonor de la *Favorite*, quand on la signala à Émile Perrin. Le directeur de l'Opéra-Comique vint l'entendre dans une œuvre bien oubliée, la *Bohémienne* de Balfe — la Bohême devait porter bonheur à la prochaine Mignon, à la future Carmen — et l'engageait sur place.

1862

Alors commença pour Galli-Marié, après un éclatant début dans le rôle de Zerbine, de la *Servante maîtresse*, et une intermittence de quelques mois, consacrés à terminer son engagement de Rouen, une série de créations ou de reprises inséparables de la salle Favart : les *Amours du diable*, *Lara*, l'*Ombre*, *Marie*, les *Dragons de Villars*, le *Capitaine Henriot*, *Fior d'Aliza*, *Mignon*, *Robinson Crusoé*, la *Petite Fadette*, *Fantasio*, *Don César de Bazan*. En 1872, elle quitte Paris pour parcourir la province et la Belgique, rentre à l'Opéra-Comique en 1875, crée *Carmen* le 3 mars de la même année, puis *Piccolino* et la *Surprise de l'amour*. Nouvelle fugue en 1877, tournée en France et en Italie, rentrée salle Favart en 1883, ovations successives dans *Carmen*, dans *Mignon*, dans les *Dragons* ; retraite en 1885. Galli-Marié ne devait reparaître que dix ans plus tard, lors de la représentation de *Carmen*, donnée pour le monument de Bizet. Elle était assistée de Jean de Rezké, Lassalle, M^lle^ Melba. Au second acte, elle eut un brusque malaise et dut s'interrompre. D'un grand élan, on l'acclama. Elle terminait son rôle — et sa carrière — en pleine ovation.

Mme Galli-Marié,
dans le *Capitaine Henriot* (1864).

1874

Ce que fut l'artiste dans la variété protéiforme de ses incarnations lyriques, M. Albert Vizentini, témoin des apothéoses, l'a défini jadis avec un véritable bonheur d'expression : « Chaque pose, chaque geste est réfléchi, scruté, travaillé, elle n'étudie pas un rôle, elle le fouille... Elle porte le costume comme elle soutient le personnage, avec une originalité consciencieuse, jusqu'à la façon de se mettre à genoux qui ne change pas. Aussi fait-elle le désespoir de ses camarades journaliers. » Volonté, souplesse et méthode, c'est en effet avec ces trois qualités maîtresses, qu'elle réalisa l'idéal de Mignon et de Carmen.

A vrai dire, la cantatrice triompha sans effort dans l'œuvre d'Ambroise Thomas, si conforme au goût de l'époque et dont notre éminent confrère, Albert Soubies, a pu écrire qu'elle est « un des exemplaires excellents d'une des formes les plus aimées de l'Opéra-Comique. » Et ce triomphe devait se perpétuer. M. Marcel Hutin a publié une lettre délicieuse, où Galli-Marié raconte elle-même le glorieux final de la matinée gratuite du 15 août 1868, « tout le public attendant Philine pour lui faire un mauvais parti (comme le traître aux théâtres de drame), la concierge, obligée de la faire sortir par la rue Marivaux », Mignon, dans sa loge, n'osant descendre, se risquant enfin au milieu de la foule qui s'écrie : « La voilà ! qu'elle est gentille, vive Mignon ! »

Pour *Carmen*, M. Gabriel Bernard a établi dans la magistrale étude publiée à cette même place il y a quelques mois, le caractère nullement hostile, mais expectant de la première représentation. Si le public des soirées suivantes n'alla jamais jusqu'à l'enthousiasme, c'est que le poème, malgré ses mérites littéraires, détonnait dans l'ambiance puritaine des surlendemains de l'Année terrible. La Carmencita inquiéta, avec ses allures de gitane, son entourage de contrebandiers, de déserteurs et de toreros, et un très maladroit décor fermé d'auberge suspecte — une sorte de maison close.

Quand l'œuvre revint, en 1883, après une brillante carrière à l'étranger qui ignorait naturellement ces malaises ou ces scrupules du premier public français, *Carmen* et Galli-Marié allèrent aux nues ; mais la cantatrice n'abusa ni de ce retour du public, ni de la disparition du compositeur pour dénaturer le rôle de la Carmencita. Telle avait été la bohémienne de la création à bandeaux collés sur les tempes, à court boléro, à petite jupe de guipure transparente, telle fut l'héroïne de cette reprise qui devait conduire l'œuvre au delà de la millième représentation, à travers tant d'incarnations dont aucune ne valut la gitane originelle. Maîtresse de sa voix et de son jeu au milieu des plus ferventes ovations, Galli-Marié contenait sa nervosité naturelle au risque de provoquer des crises intérieures, telles que l'incident souvent raconté du signe de mort, « lu » deux fois sur les cartes, pendant le célèbre trio du troisième acte, le 2 juin 1875, presque à l'heure de la mort de Bizet. Mais ce soir même, elle put jouer jusqu'au bout, et ne s'évanouit que dans la coulisse.

CAMILLE LE SENNE.

Les Étoiles d'Opérette au Gymnase

Mme Grivot,
dans *Madame l'Archiduc*, aux Bouffes (1872)

Cl. Chalot.

Mme Grivot (la Marquise de Beaulieu).
Le *Maître de Forges*. — Ier Acte.

Dans l'histoire du théâtre contemporain, il est un fait des plus curieux, sur lequel on devrait s'arrêter plus qu'on ne l'a fait jusqu'ici. C'est le passage à la comédie de nos étoiles d'opérette.

Au moment de la grande vogue de ce dernier genre, que de fois la critique s'indigna vertement! L'opérette était fatale à l'art dramatique, elle portait à la comédie des coups terribles dont celle-ci aurait peine à se relever. Ce n'était que doléances et malédictions jetées à cette triomphante opérette, qui régnait sur cinq ou six de nos principales scènes. Un soir, pendant un entr'acte, la question se trouvant posée entre professionnels, Sarcey, qui était là, partit d'une belle ardeur et chargea à fond de train contre l'opérette maudite, source de tous maux. Il n'y eut dans le groupe qu'une protestation timide : « Pardon, mon cher maître, disait l'opposant, êtes-vous bien sûr que l'opérette soit si pernicieuse? Son succès ne vient-il pas de la décadence de la comédie ? Quant aux artistes qu'elle accapare et pervertit, où joueraient-ils sans elle ? Attendez sa décadence, et vous les verrez changer de genre avec une facilité surprenante. Ils viendront à la comédie, ils y apporteront des qualités imprévues : une voix d'excellent timbre, une articulation impeccable, un style simple, vrai comme la nature même, une souplesse, une adresse qui vous étonneront. Et c'est à l'opérette qu'ils devront tous ces mérites, parce que ce genre hybride les exige. Vous qui regrettez si fort les couplets du vaudeville, ces couplets qu'il fallait détailler et détacher à la fois, ne remarquez-vous pas qu'ils se retrouvent dans l'opérette, autrement présentés, sans doute, mais demandant à leurs interprètes le même savoir et le même goût ? Croyez-moi, cher Maître, ayez de l'indulgence, supportez momentanément cette opérette encombrante : elle ne durera pas longtemps, et lorsqu'elle sera près de finir, elle léguera ses étoiles à la comédie, qui en fera ses choux gras. » — Sarcey hocha la tête d'un air ironique. Il devait pourtant bientôt se convaincre que son contradicteur avait vu juste.

En effet, ce n'est pas d'aujourd'hui que les étoiles d'opérette passent à la comédie. L'exode est commencée depuis longtemps. Et le plus singulier, c'est que ce passage s'est presque toujours effectué au Gymnase, par suite de quelle attraction spéciale ? il serait difficile de l'établir. Le fait est parce qu'il est, voilà tout.

La première en date qui se transforma ainsi, au Gymnase, fut Mme Laurence Grivot. Étoile d'opérette ? pas précisément... Mais enfin, elle l'avait chantée aux Bouffes, elle s'y était montrée pleine de malice en des travestis à la Chaumont, comme on disait; elle y avait fait entendre une voix aimable, une diction d'une rare netteté. Au Gymnase, elle fut immédiatement chez elle, se révélant du premier coup comédienne aussi variée qu'intelligente, abordant avec la même perfection les rôles de jeune mère, de grande bourgeoise, de servante canonique. Qui ne se la rappelle dans *Dora*, le *Maître de Forges*, l'*Abbé Constantin*, et tant d'autres reprises ou créations qui l'avaient mise au premier rang et la gardent vivante en nos meilleurs souvenirs ! Pauvre Mme Grivot, enlevée trop tôt à son art et à son public fidèle !

Puis, ce fut Mme Jane Hading, véritable étoile d'opérette avant son entrée au Gymnase. Elle avait bien commencé au Palais-Royal, y créant la *Chaste Suzanne*, *Bérangère et Anatole*, l'*Ange bleu*, mais ce fut à la Renaissance que sa renommée commença, avec la *Jolie Persane*, trois actes de Leterrier et Vanloo, musique de Charles Lecocq, qu'elle créa le 28 octobre 1879. Suivit *Belle Lurette*, trois actes, de MM. Ernest Blum, Édouard Blau et Raoul Toché, musique de Jacques Offenbach, une des jolies partitions du maître de l'opérette, dont la première eut lieu également à la Renaissance, le 30 octobre 1880; Mme Jane Hading y remporta personnellement un succès considérable. Son éclatante beauté, sa voix charmante, la malice de son jeu spirituel, tout contribua à son triomphe dans cette pimpante opérette. Et trois années après, le 19 octobre 1883, elle créait au Gymnase : *Autour du mariage*, cinq actes, tirés par Hector Crémieux, du célèbre roman dialogué de Gyp. Le succès fut grand, mais pas absolument décisif, car l'artiste n'avait ni la gouaillerie, ni le je m'enfichisme gavroche de cette Paulette qu'elle incarnait. Mais quelle revanche, deux mois plus tard, le 15 décembre de la même année. C'est la date du *Maître de Forges*, de Georges Ohnet, et l'on sait que, dès le premier soir, la pièce et l'interprète allèrent aux nues... Et même, elles n'en sont point descendues depuis, puisque tout récemment encore, elles reparaissaient ensemble à la Gaîté. Cette fois, d'ailleurs, Mme Jane Hading avait trouvé sa véritable voie : la comédie dramatique, pour laquelle la nature l'avait comblée de ses dons : une voix mélodieuse et profonde, un visage de beauté sans rivale, aux adorables yeux en amande, au nez de statue, à la bouche amoureuse, avec une allure tantôt noble et dédaigneuse, tantôt souple et onduleuse comme celle des grands félins harmonieux. Discutée la veille, le lendemain du *Maître de Forges*, elle avait le triple d'ennemis. Peu lui importait, du reste : douée admirable-

Cl. Chalot.

Mme Jane Hading, dans la *Petite Mariée*.

Mme Jane Hading,
créatrice du rôle de Claire de Beaulieu
du *Maître de Forges*.

Mme Jeanne Granier,
dans la *Petite Mariée*, à la Renaissance (1875).

Mme Jeanne Granier

ment, d'une ardeur infatigable au travail, Mme Jane Hading aura été la *créatrice* par excellence, du *Maître de Forges* à nos jours. C'est elle qui a produit et souvent imposé au public, parmi tant d'ouvrages : le *Prince Zilah*, de M. Jules Claretie; *Sapho*, d'Alphonse Daudet ; le *Député Leveau*, de M. Jules Lemaître ; le *Prince d'Aurec*, de M. Henri Lavedan ; l'*Impératrice Faustine*, de notre distingué collaborateur Stanislas Rzewuski ; *Idylle tragique*, de MM. Paul Bourget et Pierre Decourcelle ; les *Demi-Vierges*, de M. Marcel Prévost ; *Marcelle*, de M. Victorien Sardou ; la *Montagne enchantée*, de M. Albert Carré ; *Plus que Reine*, de M. Émile Bergerat ; l'*Enchantement*, de M. Albert Bataille ; le *Vertige*, de M. Michel Provins ; la *Pompadour*, de M. Émile Bergerat ; la *Châtelaine*, de M. Alfred Capus. Et que de rôles repris et marqués de sa griffe puissante ! Mme Jane Hading est une force, d'une beauté souveraine, d'une grâce incomparable.

Ensuite, ce fut Mme Jeanne Granier. Étoile d'opérette de toute première grandeur, ayant attaché son nom à plusieurs des meilleurs ouvrages de Charles Lecocq : *Giroflé-Girofla*, la *Petite Mariée*, la *Marjolaine*, le *Petit Duc*, la *Petite Mademoiselle*, *Janot*, c'est aussi au Gymnase qu'elle fit ses premiers pas dans la comédie. L'opérette commençait à déchoir, on était en 1882. A ce moment, Wilder écrivait que Mme Jeanne Granier serait à sa vraie place à l'Opéra-Comique, tandis que Sarcey lui conseillait passionnément de quitter l'opérette pour la comédie. Celui-là arguait de la voix si musicale de l'artiste, de ce timbre de mezzo si tendre, si velouté qui n'est qu'à elle ; celui-ci invoquait sa mutinerie si spirituelle, sa verve, ses trouvailles de joyeux gavroche parisien, où elle conservait une mesure du goût le plus exquis. C'est Sarcey qu'elle écouta, et elle s'en fut au Théâtre de Madame s'essayer dans les *Premières armes de Richelieu* et dans *Indiana* et *Charlemagne*. La tentative ne futqu'à demi heureuse, à cause du mauvais choix des pièces, Mme Jeanne Granier n'étant ni une Déjazet ni une ingénue. Elle retourna donc à son genre primitif, créa nombre d'œuvres nouvelles et reprit tous les chefs-d'œuvre passés. Mais elle n'avait plus la foi, elle sentait que le public se lassait, non pas d'elle, mais d'un genre qui devenait suranné. Et lorsque M. Guitry l'appela à la Renaissance, alors qu'il dirigeait cette scène pendant une absence de Mme Sarah Bernhardt, avec quelle joie elle accourut. Le 5 novembre 1895, elle y créait *Amants*, de M. Maurice Donnay. Le deuxième acte, qu'elle jouait avec M. Guitry, fut un réel enchantement. Mme Jeanne Granier y déploya une grâce, un charme, un naturel incomparables, et du jour au lendemain, elle fut proclamée étoile de la comédie. Vinrent ensuite *Snobs*, de M. Gustave Guiches, puis aux Variétés, l'inoubliable Bobette du *Nouveau jeu*, de M. Henri Lavedan, le *Vieux Marcheur*, du même auteur ; *Éducation de Prince*, de M. Maurice Donnay ; les *Médicis*, de M. Henri Lavedan ; la *Veine* et les *Deux Écoles*, de M. Alfred Capus, enfin, au Gymnase, le 26 novembre 1903, *Joujou*, de M. Henri Bernstein, où elle déploya toutes ses qualités de charme et d'esprit, en y joignant une émotion qui ne lui était pas coutumière auparavant.

Cl. Paul Berger.

Mme Anna Judic,
dans le *Secret de Polichinelle* (1904).

Mme Judic, dans *Memnon*, aux Folies-Bergère (1869).

Chapeau de la Maison Carlier

Cl. Franck.

Mme Simon-Girard, à ses débuts, dans
le rôle de Serpolette des *Cloches de Corneville* (1877).

De même Mme Judic, qui avait débuté au Gymnase en 1867, dans les *Grandes Demoiselles*, d'Edmond Gondinet, après la merveilleuse carrière que l'on sait dans l'opérette et la comédie-vaudeville, après avoir pris une retraite qu'elle annonçait comme devant être définitive, est revenue en 1895 au théâtre témoin de ses premiers pas, pour y créer une mère tendre et douce dans l'*Age difficile*, de M. Jules Lemaître. Le 6 janvier 1905, elle y reparaissait à nouveau dans la bonne maman du *Secret de Polichinelle*, de M. Pierre Wolff, et cette année elle remportait encore un grand succès dans la *Massière*, de M. Jules Lemaître.

La dernière étoile d'opérette venue au Gymnase, est Mme Simon-Girard, qui vient d'y reprendre, avec un naturel, une sincérité, un charme exquis, le rôle de Mme Lantenay, dans le *Retour de Jérusalem*. C'est cette dernière réussite qui nous a donné l'idée d'écrire cet article, où nous constatons avec abondance de preuves, combien l'on avait tort précédemment, en prétendant que les étoiles d'opérette étaient perdues pour la comédie. Elles ne le furent toujours pas pour le Gymnase, où elles remportèrent des succès aussi nombreux qu'éclatants, et dont la liste ne fera désormais que croître et embellir.

THÉODORE MASSIAC.

Cl. Studia Lux.

M^lle MARCILLY, de l'Odéon.

THÉATRES A COTÉ

UNE... AU SUCRE !

Revue en deux actes et trois tableaux, de MM. Maxime Formont, Max Viterbo et Jules Berny

Mlle Marion Davenay.

LITTLE-PALACE. — C'est encore au sucre, substance nutritive d'ailleurs reconnue, que nous devrons, cet hiver, l'alimentation principale de nos revues. Nous en sommes redevables à l'extraordinaire récolte du printemps, et aussi à la science moderne qui, aujourd'hui, vous ne l'ignorez pas, permet aux raffineurs de tirer un excellent produit des carottes ; à quatre-vingt-dix jours... ou deux ans.

Le premier engagement a eu lieu à Little-Palace, où, en moins de temps qu'il faut pour délivrer un carnet de caisse d'épargne, le succès est venu aux agréables auteurs de *Une... au sucre !* revue apéritive et susceptible d'aider aux joies digestives. La substance saccharine ne se réserve pas tout l'esprit raffiné des auteurs. Il est d'autres matières qui réclament leur lot : la loterie de la Presse, la fuite de Gallay avec le million, Mérelly, Marie Audot... et la police à leurs trousses ; la carte postale, la suppression des tambours, l'éclipse — qui n'est pas le tableau final. Notez qu'en cela s'évertue une troupe consciente de sa valeur. Mlle Mariette Sully en tête, minois fripon, grâce mutine, gentille voix etc., bissée à maintes reprises; puis, Mlle Marion Davenay, aux expressions simiesques... et très exactes : celles de Mlles Polaire et Lavallière, de M. Polin, de la reporteresse, toutes aussi amusantes. L'imitation a d'ailleurs une part copieuse sous des traits réjouissants. M. Gibard présente Rochefort, Caroline, Chalumot, Sarah et le fameux compteur d'escompte ; Mlle Millet a le succès d'une carte postale. Mlle Gaby de Naval, en saucisse de Francfort, muse et tambour, est infiniment aimable ; quant à Mlles Delise, enfant et gigolette, Méziane de Liry..., elles ont peu de proses à émettre ; en revanche, elles offrent de leur académie une dizaine de lignes excessivement spirituelles.

Mlle Marion Davenay, imitation de Polin.

La musique de M. Goublier est légère, entraînante, et la collection de timbres est bien appropriée. A tant d'attractions s'ajoute une piécette de M. Maurice Leblanc, *Monsieur Candaule,* bien jouée par MM. Victor Boucher, Sevestre et Mlle Millet.

LES MATHURINS. — Une nouvelle direction a succédé au gouvernement de M. Jules Berny. L'amabilité de M. Berny à l'égard de notre profession, nous la retrouverons certainement en son successeur, M. Gustave Quillardet, un excellent confrère, dont les œuvres furent jouées, toujours avec succès, sur la scène qu'il administre aujourd'hui. Son premier spectacle, nous dit-il, est un spectacle d'attente. Il convient de lui faire crédit, quoique cependant, il soit très honorable. C'est, d'abord, un avertissement au spectateur, prologue en vers, signé Hugues Delorme, le fin lettré et délicieux humoriste. *Devant les banquettes* en est une preuve nouvelle : la forme égale la fantaisie. On a fort applaudi le boniment et l'interprète, Mlle Suzanne Gallet, une toute jeune débutante, à qui l'autorité viendra vite, car elle ne manque ni d'assurance, ni de verve, et sait donner à sa réelle joliesse le charme d'un sourire qui, seul, lui vaudrait la faveur.

C'est le sourire qui accueille la pièce de M. Portal, *Fête de famille,* une sorte d'étude de mœurs, assez drôle, bien observée, et donnée avec de charmants acteurs : Mlle Jane Feray, Mlle Any Béro, M. Darlès.

La *Consigne*, de MM. Méténier et Docquois, serait plutôt un récit qu'une pièce ; mais un récit émouvant. Il décrit l'affolement d'un factionnaire mis dans la nécessité de tuer, et pour cela chassé par sa fiancée, à qui il ne peut jurer qu'en même circonstance il l'eût épargnée.

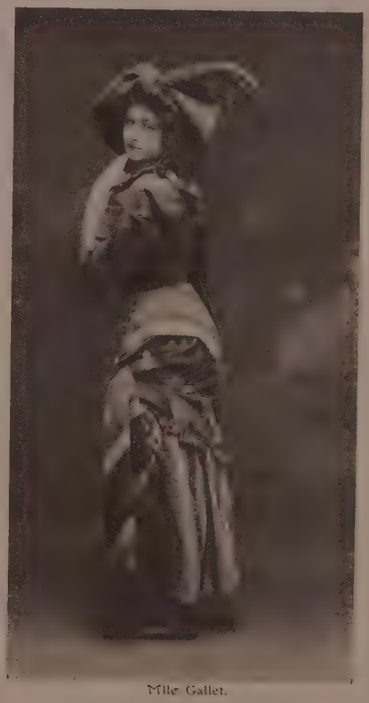
Les auteurs ont voulu montrer la femme pitoyable, ennemie du meurtre, même légal. Ils ont réussi. Mettons hors pair M. Renoux et complimentons Mlle Feray, MM. Darlès et Deville pour leur sincérité.

La *Sonate au clair de lune*, de Ludwig Wolff, est une comédie célèbre en Allemagne, où deux mille représentations n'épuisèrent pas son succès. Elle ne perd rien de sa saveur à la traduction de M. Fischer, une saveur spéciale, amorale, néanmoins délicieuse, tant elle prouve la froideur du sentiment, révèle l'intérêt qui nouera des existences. Ainsi Lévy, fiancé à Rebecca, apprenant que sa dot est inférieure de cinq mille francs à celle de sa sœur Sarah, elle-même promise, se dédit et obtient la main détenant le plus gros sac. Ce n'est qu'une cour à recommencer, avec les mêmes phrases, des protestations identiques devant le piano repétant la sonate...

Le succès le plus vif a couronné la simplicité des moyens, le naturel... et l'absence de scrupules dont a fait preuve M. Victor Boucher, vraiment très adroit ; et l'éloge peut s'adresser à Mlles Any Béro, Suzanne Gallet, Lebrec et M. Renoux.

Du *Pyjama*, jaillit le rire, gros, énorme, du commencement à la fin.

HENRY FRANSOIS.



Mlle Gallet.
Devant les banquettes, aux Mathurins.

Clichés Studia-Lux.

Cli. Studia-Lux. *A l'abbaye de Gif. — Dans le jardin, avant le goûter.*

M. Baillet. Mme Paul Valentin. Comtesse de Sesmaisons. Mustapha-Kamel Pacha M. Albert Monniot. Vicomte de Mazière.
M. Izoulet. M. Lapauze. Mme Daniel Lesueur. Mme Adam. Comtesse de Souza. Mme Nancy-Vernet

Le Théâtre dans le Monde

Mme ADAM

Parmi les fêtes de l'année et les représentations mondaines, on doit placer au premier rang les réceptions estivales du grand écrivain politique, Mme Adam (Juliette Lamber). Passant tous ses hivers à Nice, c'est le printemps qui nous la ramène. Pendant quelques mois, elle vit en son abbaye de Gif, au milieu de ruines grandioses datant du VIIIe siècle, évoquant le crépuscule du roman et l'aurore du gothique.

Là, elle est toute à ses amis de Paris qui n'ont que de trop courts jours pour lui apporter les témoignages d'une admirative affection. Les dimanches ensoleillés voient passer à Gif toutes les notabilités politiques, littéraires et mondaines, Je rencontre autour de la fille d'élection de George Sand (qu'elle appelait « Juillette »), d'abord : Mme Paul Second et ses filles, la comtesse de Souza, l'amie très aimée et très fidèle, le colonel Marchand, Bourgault-Ducoudray, Mme Millevoye, M. et Mme Léon Daudet, M. et Mme Paul Bourget, Le Myre de Villers, l'amiral Fournier, Mme de Bornier, M. et Mme Paul Adam, M. et Mme Goyau (née Lucie Félix-Faure), princesse Jeanne Bonaparte, Rochefort, une vieille amitié, car Ed. Adam fut tuteur des enfants de Rochefort pendant son exil, Izoulet, M. et Mme Lapauze, en lettres Daniel Lesueur, général Dulac, comte et comtesse de Sesmaisons, Albert Monniot, Mme de San-Carlos et ses trois filles, Mustapha-Kamel Pacha, Mme Paul Valentin, Fraya, la jolie sorcière, etc., etc. Parmi les artistes et mondaines applaudies, nous remarquons le vicomte de Mazière-Mauléon, de Saint-Max, Baillet, de la Comédie-Française, Mme Nancy-Vernet, etc., etc.

« On goûte! On goûte! » dit la toute aimable amphitryonne, en appelant tout le monde sous une grande tonnelle, dont les murs sont ornés de peintures spirituelles et amusantes ; « on goûte, goûtez tous », et elle sert elle-même, remerciant ses amis heureux de l'aider, et leur prodigant tous ses soins.

Je la regarde, la regarde encore, et cette physionomie étrange et fine évoque des souvenirs d'un intérêt passionnant. Quand on pense que cette femme représente une telle puissance intellectuelle et morale, on s'incline devant elle. Les années la respectent, et c'est une coquetterie de dire tout haut ce que la biographie répète : elle est née le 4 octobre 1836, à cinq heures du soir, à Verberie, dans l'Oise. En 1836 ?... est-ce croyable ?...

Toute la jeunesse de Juliette Lambert se passa dans une longue discussion entre ses parents et ses grands-parents qui se la disputaient. Les souvenirs de son enfance entre la servante Arthémise qui la sauvait des scènes, la maîtresse de pension, les grandes tantes Sophie et Constance, sont exquis. Puis, c'est la rentrée chez son père et sa mère. Juliette Lambert était, même enfant, d'une extraordinaire force de caractère ; un fait qui se passa en 1848 le prouve : M. Lambert faisait partie de sociétés que les réactionnaires prétendaient vouloir renverser la République. Il avait caché dans un coin retiré du grenier, chez lui, une liasse de papiers, de listes de noms, les statuts de sociétés où on jurait de combattre les tyrans, de répondre aux appels d'insurrection, etc., etc. L'enfant, en jouant, avait découvert ces pièces à conviction, et les parcourant, avait compris qu'elles étaient un éminent danger pour son père.

Mme Lambert avait supplié son mari de les détruire, et lui attendait toujours au lendemain, voulant demander à ses amis l'autorisation d'anéantir ces archives. Un jour, à la tête d'une commission, le procureur de la République, aidé de deux gendarmes, pénétra chez M. Lambert et le faisant garder à vue ainsi que sa femme, fouilla le secrétaire et les meubles de la maison, pendant qu'atterrés et impuissants, ils étaient obligés de laisser agir l'autorité ! « Ce n'est pas joli, monsieur, ce que vous faites-là, c'est très indiscret de toucher aux affaires de papa », avait dit la fillette, et moitié riant, moitié pleurant, elle demanda à sa maman la permission de dire au jardinier de faire rafraîchir du cidre pour les gendarmes. La maman répondit d'un signe, Juliette se sauva avec le domestique, alla avec lui à la cave, remonta des bouteilles, alla puiser de l'eau au puits, revint, retourna, et par ses allées et venues de gamine, déjoua la surveillance des gendarmes! Alors, elle retira ses souliers et d'un bond elle fut au grenier. Prenant les papiers, elle les cacha dans une poche qu'à cette intention elle avait cousue de ses petites mains, et qu'elle portait toujours sur elle depuis qu'elle avait découvert la dangereuse liasse, puis elle descendit à pas de loup, se rechaussa, et entra tranquillement, portant des verres pendant qu'on mettait à sac la demeure de ses parents ! On avait pris les clefs de Mme Lambert pour tout ouvrir. Juliette servit du cidre frais aux visiteurs, heureux de se rafraîchir, puis ces messieurs continuèrent la perquisition dans l'écurie, la remise, la cave et... le grenier ! La mère était tremblante, le père blême, quand elle leur glissa ces mots : « J'ai les papiers ! »

Alors, la commission rentra et Juliette s'adressant au procureur, lui demanda s'il était content? « Je suis très satisfait de vous dire, mademoiselle, que nous n'avons rien trouvé contre votre père, et, c'est bien heureux, car son nom était sur la liste des arrestations, et il eût été emprisonné et déporté, car il a la réputation d'un révolutionnaire dangereux ! »

« Vous êtes bon, monsieur, vous devez avoir une petite fille... » Juliette voyant ses parents très émus, reconduisit le procureur jusqu'à la porte, salua, et retrouvant son père et sa mère, leva victorieusement sa robe, montra sa poche en s'écriant : « Voilà comment on se moque des perquisitions !... » Elle avait douze ans.

A quatorze ans elle en paraissait seize, et déjà on la demandait en mariage ! En 1851, l'enfant avait à peine une quinzaine d'années, quand sa grand'mère, qui avait beaucoup d'autorité, persuada à la famille qu'on devait la marier à M. Le Messine, avocat, qui avait le double de son âge. « Je ne veux pas, je ne veux pas, » disait la jeune fille. On lui arracha son consentement en lui faisant entrevoir que, puisqu'elle rêvait la célébrité, c'était le seul moyen d'aller la chercher à Paris.

Elle se maria, et son père, qui n'assista pas au mariage, raconta qu'il voulait se brûler la cervelle, le jour des noces, et que, s'il ne l'avait pas fait, c'est qu'il avait compris qu'il devrait un jour protéger sa Juliette.

Quand, après des mois, la grand'mère vit sa petite-fille malheureuse, de chagrin, elle se laissa mourir de faim, puis agonisante, demanda pardon à son gendre du mal qu'elle avait fait. M. Lambert voulut la sauver, il n'était plus temps ! Elle mourut ! On dut cacher à Juliette ces cruels événements, car elle venait d'être mère et nourrissait. La nuit où sa grand'mère mourut, la jeune femme, à l'heure exacte où elle expirait, en avait eu l'avertissement par une apparition.

Quittant la province, Mme Le Messine vint habiter Paris avec son mari et sa fille, et là, commence sa vie littéraire.

Son premier livre fut une réponse à Prudhon, qui attaquait cruellement George Sand et Daniel Stern, cette dernière était Mme d'Agoult.

Allant porter son œuvre à Michel Lévy, il plaisanta fort Mme Le Messine de vouloir polémiquer, et en présence d'Aurélien Scholl, refusa le manuscrit.

Dépitée, l'auteur allait d'éditeur en éditeur chercher des déceptions, puis elle écrivit à Hetzel, exilé à Bruxelles, qui lui répondit d'une façon moqueuse qui la désola !

De guerre lasse, elle s'adressa à un petit libraire, M. Tarride, qui consentit à publier, si l'auteur faisait les frais, ce que personne n'avait même voulu accepter.

Ce fut un triomphe, et les *Idées anti-Prudhoniennes*, signées Juliette Le Messine, la mirent d'un jour à l'autre hors pair, et lui créèrent deux amitiés, auxquelles elle donna plus de la moitié de sa vie : Mme d'Agoult, et plus tard George Sand. L'énumération de l'œuvre de la jeune femme serait indéfinie. On cite entre autres : *Mon Village — Récits d'une paysanne — Voyage autour du Grand-Pin — Dans les Alpes — L'Éducation de Laure — Saine et Sauve — Le Siège de Paris — Journal d'une Parisienne — Grecque*, etc., etc. M. Le Messine, fier du succès de sa femme, trouva pratique de s'attribuer le bénéfice de la communauté, et supprima la signature de Juliette pour la remplacer par la sienne. Mme Le Messine changea l'orthographe de son nom de jeune fille, ce qui faisait un pseudonyme, et signa alors Juliette Lamber (sans t). Ce moyen arrêta les élans de ce bon mari qui, quelque temps après, abandonnait sa femme et sa fille pour aller se créer une fausse famille.

Une maladie de poitrine très grave fit partir l'écrivain, déjà célèbre, dans le Midi. Elle se fixa à Cannes. Habitant son cher Bruyères, tous ses amis vinrent l'y voir, et elle se fit une existence double entre Paris et le pays du soleil.

Juliette Lambert a deux phases de sa vie bien distinctes : sa vie littéraire et sa vie politique. Elle fut entourée des physionomies les plus marquantes, et à travers ses souvenirs qu'elle retrace longuement dans ses derniers volumes, on suit les transparences des événements de l'Empire et de la troisième République. Juliette Lambert a été mêlée à toutes les luttes sociales de la libre-pensée qui étaient le commencement, ou du moins une manifestation du socialisme sous diverses formes, dont les adeptes s'appelaient : Saint-Simoniens, Fouriéristes, disciples d'Enfantin, etc. Elle avait fait la connaissance d'Edmond Adam. Cette honnête figure de républicain se dessina puissamment forte, affectueuse et protectrice envers celle qui devait devenir sa compagne. Par l'avoué qui s'occupait des affaires d'intérêt de Mme Le Messine, elle apprit un jour que la mort de son mari la faisait enfin indépendante et libre !

M. Adam demanda Juliette en mariage à son père et à sa mère, avec qui elle vivait, et ce fut une joie folle et une union d'amour. Tous ses amis qui savaient les souffrances morales de cette femme de mérite, applaudirent à son bonheur. Edmond Adam fut préfet de police, député et sénateur.

C'est sur les conseils de Mme d'Agoult que Mme Adam commença les réceptions du monde parlementaire qui rendirent célèbre son salon où défilèrent toutes les figures marquantes de Paris et même de la France, et où se discutèrent des questions intéressant les nations européennes.

La rupture des relations de Mme Adam avec Mme d'Agoult, la rapprochèrent de George Sand. Elles eurent une affectueuse intimité, et Mme Adam s'est fait un devoir de tracer un portrait de cette grande et droite nature, à laquelle on a souvent prêté trop largement une part exagérée dans le roman passionnel de sa vie. Mme Adam nous montre une George Sand bourgeoisement mère et dit cette phrase délicieuse : *C'est la sérénité acquise par Mme Sand dans sa vieillesse, qui m'a si doucement préparée à la mienne !*

L'illustre écrivain voulut entreprendre de prouver

Mme Juliette Adam chez elle.

à Juliette Adam, qu'on appelait la païenne, que l'idée religieuse n'était pas née à terme dans son esprit, et qu'elle comprenait que, n'acceptant pas de dogmes tout faits, elle cherchait l'idéal supérieur. « Jamais, dit Mme Adam, jamais la sagesse et la beauté humaines n'ont été rattachées par un esprit de plus haut vol que celui de George Sand aux idées divines. »

C'est sur le souvenir d'un conseil donné par George Sand, il y avait des années, que Mme Adam, devenue, hélas, trop tôt veuve, fonda en 1876 la *Nouvelle Revue*, si célèbre en Europe. On ne peut oublier que Mme Adam fut le prophète de l'alliance franco-russe. Dès sa plus tendre enfance, Juliette dut aimer la nation amie, car son aïeule, Mme Seron, qui avait vu les cosaques et dont la vie avait été sauvée par eux, lui répétait souvent : « Il faut haïr les Anglais, craindre les Prussiens et aimer les Russes, »

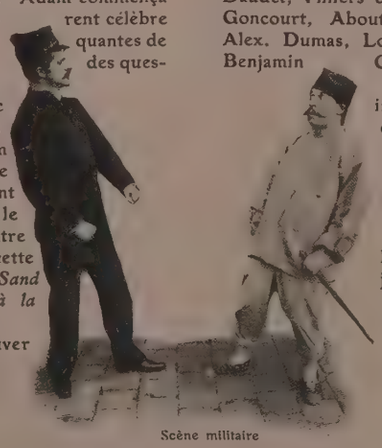
L'autorité de Juliette Adam est immense, son avis sûr d'un poids absolu. Cette femme, qui a frayé avec des Bixio, Émile Ollivier, Challemel-Lacour, Jean Reynaud, Thiers, Blanqui, Quinet, Barbès, Clémence Royer, Édouard Grenier, Eugène Pelletan, Gambetta, Carnot, Grévy, docteur Cabarrus, de Lesseps, etc., s'est fait un jugement sain, elle pèse justement les faits et gestes des contemporains. Elle est appelée la grande patriote.

Comme romancière, sa valeur est positive ; ses livres, très pensés, seront une date dans l'histoire littéraire. Que de souvenirs exquis viennent se grouper quand, comme elle, on a vécu près de gens qui s'appelaient : Listz, Berlioz, Meyerbeer, Wagner, Mérimée, de Girardin, Sainte-Beuve, Sully-Prudhomme, F. Coppée, Alphonse Daudet, Villiers de l'Isle-Adam, Th. de Banville, Ed. et Jules de Goncourt, About, Sarcey, Charles Edmond, Taine, Flaubert, Alex. Dumas, Louis Lacombe, Renan, Legouvé, Victor Cousin, Benjamin Constant, G. Doré, Detaille, J.-P. Laurens, etc.

Son talent, très varié, est la résultante de qualités innées et d'une observation continue des êtres et des choses. De haute tendance philosophique, ses œuvres ont une puissante portée sociale. Du tumulte politique, des aspirations qui sont siennes jaillissent et sont entendues et écoutées des grands de la terre !

Si Mme Adam a considéré comme un immense bonheur de vivre près du cœur de George Sand, je considère, moi, comme une grande joie et un grand honneur d'être des élus appelés près de Mme Adam, et de pouvoir me souvenir un jour des heures exquises passées près d'Elle.

NANCY-VERNET.



Scène militaire

M. le Vte de Mazière-Mauléon. M. de Saint-Max.

Clichés Studia-Lux.

M. Jacquinot, trésorier-adjoint, ancien contrôleur.
M. Henry, vice-président, contrôleur en chef du Théâtre-Molière.
M. Belouzet, trésorier, contrôleur en chef du Grand-Concert Parisien.
M. Boulanger, président, ex-contrôleur au Théâtre de la Gaîté.
M. Rouet, secrétaire-adjoint, contr. au Gr.-Concert Parisien.
M. Jeannin, secrétaire, contrôleur en chef des Fantaisies-Parisiennes.
M. Elias, contrôleur en chef de Ba-Ta-Clan.
M. Moufle, ex-contr. en chef de la Scala.
M. Bellenger, contrôleur en chef de l'Eldorado.
M. Herbain, contr. de la Pelote Basque.
M. Estève, contrôleur en chef du Jardin de Paris.
M. Duchêne, contr. à l'Eldorado

L'*Amicale* des Contrôleurs de Théâtres

Tout récemment, une nouvelle association théâtrale vient de voir le jour, qui n'échapperait pas à la commune banalité par le fait seul de grouper une catégorie du personnel théâtral jusqu'alors isolée, si l'esprit même de son groupement ne lui constituait une originalité toute particulière qui la recommande à l'attention. Il s'agit de la *Société Amicale* des Contrôleurs de Théâtre de Paris.

Veuillez, s'il vous plaît, observer qu'en inscrivant en *italiques* ce titre de Société amicale je n'obéis à aucune préoccupation de coup d'œil typographique, c'est que ce titre est tout un programme ; la société se défend, en effet, d'être un syndicat, elle n'a cure d'être une société de secours mutuels. Elle est une association amicale et son but, encore que visant des résultats parfaitement matériels, comme la défense des intérêts communs, l'assiette de la sécurité professionnelle, son but, dis-je, est, pour l'instant tout au moins — et, à moins de révision et de remaniement de ses statuts — purement abstrait. C'est, je crois bien, la première fois qu'une association mutuelle emploie cette forme de défense sociale qui consiste à préparer le triomphe de ses intérêts corporatifs en faisant, au préalable, prévaloir une idée primordiale.

Les Contrôleurs de Théâtres se sont avisés qu'ils remplissent, en général, une fonction peu ou mal connue. Une fonction ! Que dis-je ! Les contrôleurs estiment que le contrôle est bel et bien une profession exigeant des aptitudes particulières et des connaissances spéciales. Ils sont des professionnels, ils veulent qu'on le sache et c'est à quoi la société qu'ils viennent de fonder a mission de s'employer par tous les moyens licites.

A première vue, le rôle apparent du contrôleur ne semble pas bien malin. Cela semble même si aisé qu'il est tout naturel qu'un nombre considérable d'employés de bureau, de commerce, occupés seulement dans la journée songent, leur labeur fini et sans que rien les ait préparés à un travail tout différent, à demander au théâtre un surcroît de ressources par l'emploi rémunéré de leur soirée.

Ainsi pourtant, de braves garçons, pleins de bonne volonté, improvisés contrôleurs de théâtre, ont accumulé les bévues, et les anecdotes ne se comptent plus dans lesquelles l'inexpérience d'un de ces employés le conduit à la joyeuse, quand ce n'est pas à la regrettable gaffe.

« Le contrôleur, me disait récemment un de ces messieurs, et non l'un des moindres dans sa corporation, doit être un homme instruit, de belle éducation, sympathique et aimable ; il doit savoir dire : « non », en exprimant des regrets, et : « oui », au même instant, le sourire sur les lèvres ; avoir l'œil à tout et penser à la recette, connaître les critiques, les auteurs, leurs pièces, le Tout-Paris sur le bout du doigt, en imposer aux turbulents, mettre chacun à sa place, et c'est bien ainsi qu'il faut dire; car le contrôleur doit aussi répartir les spectateurs de façon harmonieuse et, aux jours de trop minime affluence, savoir dissimuler les « creux » trop évidents. Lorsqu'il réunit tous ces talents, un contrôleur peut gagner de 75 à 150 francs par mois ; mais il y a ceux qui ne gagnent que 30 francs et desquels on exige cependant, pour cette modeste somme, de 120 à 150 heures de travail, de l'intelligence, de l'honnêteté, une attention soutenue, un habit noir et un plastron blanc... »

Il ne faut point omettre qu'en de certains cas, le contrôleur est appelé à exercer son autorité dans la salle et dans les couloirs, dans toute la partie du théâtre réservée au public, soit jusqu'à la rampe. Passé celle-ci, c'est le domaine du régisseur général.

Bref, la mission d'un contrôleur est complexe, parfois délicate ; de celles, en un mot, qui ne sauraient être convenablement remplies sans préparation. Si j'en crois des avis autorisés que j'ai pu recueillir, il ne faut pas moins d'une année d'exercice pour faire l'éducation suffisante d'un de ces employés. Ce sont toutes ces considérations qui ont conduit ces messieurs à vouloir se faire reconnaître comme une véritable corporation de professionnels. Déjà, en 1900, une première tentative dans ce sens avait été faite. A cette époque M. Lauzeral prit l'initiative d'un groupement amical qu'il baptisa « La boîte au sel ». Cette année, un ancien contrôleur général, M. Boulanger, à qui vingt années d'exercice donnent une indiscutable autorité et dont l'activité s'est aujourd'hui tournée d'un autre côté que le théâtre, a entrepris le sauvetage de cette utile institution, en lui consacrant les loisirs dont il dispose. Il a fondé au mois de juin dernier la *Société Amicale des Contrôleurs de Théâtre*. Je ne saurais mieux faire pour définir la raison d'être de cette association que de citer l'article 3 de ses Statuts :

M. Boulanger, président de l'*Amicale des Contrôleurs*.

M. Lauzeral, président-fondateur.

« La Société a pour but d'entretenir entre ses membres les liens de camaraderie, d'aide mutuelle, de propagande et de solidarité professionnelles. Sa devise est : *Aidons-nous, plaçons-nous les uns les autres*, Elle pourra entreprendre pour des tiers l'organisation de contrôles, de vestiaires etc., en vue de procurer du travail à ses membres actifs. »

C'est assurément là une noble tâche. Mais s'il n'est pas sans intérêt pour le public, toujours curieux des choses du théâtre, d'être mis au courant de la naissance de l'*Amicale des Contrôleurs*, combien plus encore y sont intéressés, les directeurs. Il importe qu'ils aient connaissance de cette pépinière de gens sérieux dans laquelle ils trouveront, à toute époque, le personnel dont ils auront besoin, et un personnel sûr, car la société s'est donné comme règle d'entourer de toutes garanties l'admission de ses membres.

La *Revue Théâtrale* estime qu'elle s'honore en montrant sa sympathie à cet effort social, surtout en signalant cet exemple rare de revendications professionnelles, aussi judicieuses, poursuivies par des moyens aussi sages et aussi mesurés.

G. FRAPPIER.

Clichés Studia Lux.

ÉDUCATION D'ÉTOILES

Mlle CERNUSCO
Professeur de Danse

Mlle Cernusco.

Les étoiles qui, périodiquement, apparaissent au firmament de nos music-halls, pas plus que leurs sœurs qui, elles, brillent sur la scène plus vaste de l'Immensité, ne resplendissent point spontanément. Il leur faut une préparation qui les amène à leur plein éclat. Certes, cette préparation est pour les premières moins longue que pour les secondes, mais pour les unes comme pour les autres, elle est également mystérieuse.

Ce mystère, cependant, cessera d'être impénétrable aux lecteurs de la *Revue Théâtrale* s'ils veulent bien nous suivre chez Mme Cernusco, une très charmante femme et un professeur expert, dont l'atelier est comme une sorte de serre où sa sollicitude préside au développement d'un parterre d'étoiles en herbe, si j'ose m'emparer de la truculente hardiesse d'un critique illustre.

D'abord quelques mots de présentation de la maîtresse de céans.

A sept ans, Mme Cernusco dansait déjà au théâtre de Turin, sa ville natale. Elle était venue se perfectionner dans son art à la célèbre école de danse de la Scala de Milan, quand se produisit l'exode de danseuses italiennes qui amena à l'Eden-Théâtre de la rue Boudreau et révéla aux Parisiens, dans le légendaire *Excelsior*, tant de sujets remarquables. Elle dansait dans *Messalina*, dans *Sieba*, *La Cour d'Amour*, *Viviane*, et quand cette furie de ballets commença à se calmer, elle dansait encore dans les reprises faites au même théâtre, du *Petit Duc* et de la *Fille de Mme Angot*.

Puis Mme Cernusco s'en alla danser en province. En 1891, elle se trouvait au Grand-Théâtre de Lyon, lorsqu'un soir, une de ses camarades mit fortuitement, dans sa loge, le feu à ses jupes. Cernusco, résolument, se jette sur la malheureuse et parvient à éteindre les flammes qui allaient la dévorer vivante. Ce trait de virile courage valut à l'héroïque jeune fille une médaille de sauvetage qui lui fut décernée sur la proposition de M. Léon Bourgeois et qu'elle a quelque fierté de posséder. Hélas! il lui valut aussi de cruelles et douloureuses blessures qui la tinrent éloignée de la scène, alitée, durant plusieurs mois. Quand elle se releva, guérie, Cernusco dut se rendre à la dure obligation de reconnaître qu'elle ne pourrait plus jamais se décolleter... Une danseuse! Quelle chute! Quelle misère! Mais Cernusco n'a pas le courage intermittent. Elle renonça au théâtre bravement et se mit au professorat. C'était en somme ne point abandonner complètement un art qu'elle adore. Et il arriva ceci que cette toute jeune danseuse, contrainte de briser une carrière qui déjà s'affirmait très brillante, se révéla professeur de tout premier ordre. Franchement, le sort lui devait bien cette revanche.

Il fallait raconter cela pour justi-

Une Leçon.
Mlle Cernusco. Mlle Couralet.

Une leçon.
Mlle Couralet. Mlle Cernusco.

Repetition d'un ballet.
M. Andreyor. Mlle Couralet.

Répétition. — Ça ne marche pas!...
M. Andreyor. Mlle Cernusco. Mlle Couralet.

Clichés Studia-Lux.

Danse Italienne
Mlle Lina Florio. Mlle Cernusco

Danse Espagnole.
Mlle Cernusco. Mlle Juanita Fuentès.

La danse du Serpent.
Mlle Cernusco. Miss Lulu de Potter.

La Danse du Serpent.
Mlle Cernusco. Miss Lulu de Potter.

fier la surprise de ceux qui, voyant Mlle Cernusco pour la première fois, s'étonnent que cette jeune femme, passionnée pour son art, ne l'exerce pas sur une scène quelconque.

L'esthétique de Mlle Cernusco, en matière de danse, est simple et précise. Pour elle, la danse est avant tout et exclusivement une chose de grâce et toute la chorégraphie doit tendre à dissimuler les difficultés et les efforts pour ne laisser transparaître en la danseuse, même dans la technique la plus absolue et la correction la plus rigoureuse, que la grâce seule.

Mlle Cernusco voudrait que l'on soumit les jeunes filles — comme M. Jules Huret a raconté que cela se fait en Amérique dans certaines Universités féminines — à un entraînement chorégraphique dont le résultat final serait de faire des femmes naturellement gracieuses.

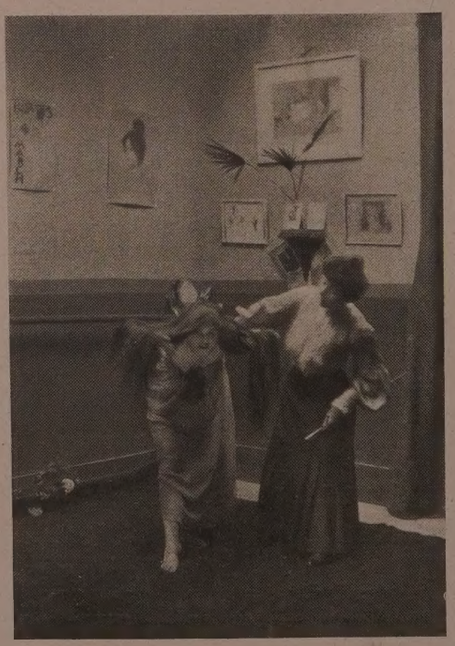
Tout son enseignement s'inspire de cette donnée. Nous avons pu voir chez elle un certain nombre de ses élèves, et nous nous sommes rendu compte de la constante préoccupation du professeur, en même temps qu'il nous était permis de constater l'excellence du procédé.

Dans le clair et coquet atelier de la rue Capron, nous avons rencontré Mlle Marie Couralet, de l'Opéra, qui, depuis sa sortie de l'Académie Nationale de musique et de danse, vient volontiers travailler avec Cernusco et lui demander conseil. Tout justement Mlle Couralet venait répéter, pour le danser à une matinée prochaine, au Trocadéro, un petit ballet que Mlle Cernusco régla naguère, à l'Opéra-Bouffe, et qui fut une des jolies choses de *La Pitchounette*, où tout, quoiqu'on en ait dit, n'était pas mauvais. Mlle Couralet a pour partenaire M. Andreyor, un intéressant artiste à qui la souplesse de son talent et son esprit délié permettent tout à la fois de professer la diction dans les écoles de la Ville, d'être régisseur au Théâtre-Trianon, où il joue aussi fort adroitement les comiques, et, à l'occasion, de mimer le personnage de Gille, comme il fait dans le scénario où il donne la réplique à Mlle Couralet. Celle-ci, ballerine avertie, voulut bien, avec sa connaissance parfaite de son art, se prêter à une sorte de leçon où elle jouait le rôle d'élève, et les photographies que nous publions donnent une idée suffisante du travail préalable auquel Mlle Cernusco soumet les futures étoiles.

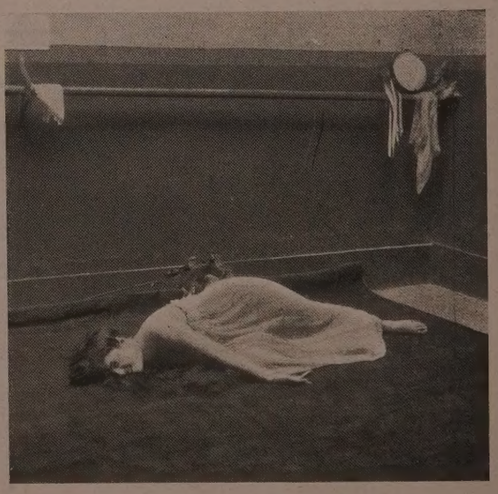
Quelques-unes de celles-ci nous furent enfin présentées, dont il convient de dire quelques mots.

Mlle Lina Florio, dans ses tarentelles, évoque, pour ceux qui ne les connaissent pas, les grâces prestes et vives des belles filles brunes de Naples et de Capri.

La Danse des Cheveux. — Mlle Suzy Deguez.



La danse des Cheveux.
Mlle Suzy Deguez. Mlle Cernusco



La danse des Cheveux.— Mlle Suzy Deguez.

Clichés Studia-Lux.

La Tanagra.

La senora Juanita Fuentès fait bruire les castagnettes et ronfler les tambourins, accessoires obligés des jotas et des fandangos dont elle rend à merveille la lascivité passionnée.

Miss Lulu de Potter, une svelte et fine petite américaine, insère son corps gracile dans un maillot vert pailleté et sous cette apparence de souple reptile elle exécute la danse du serpent. Il n'a pas fallu moins de deux ans d'entraînement et de patients efforts à la ballerine pour plier ses muscles, habituer ses membres aux sinuosités, aux ondulations que Mlle Cernusco a combinées pour elle, associant adroitement la gymnastique de la contorsionniste à la chorégraphie de la danseuse. L'harmonieux résultat obtenu fait autant d'honneur à l'élève docile qu'au professeur avisé, et le tour de force n'est pas seulement l'exercice joli exécuté avec tant de grâce par Miss Lulu, il est aussi le travail raisonné et méthodique imposé par Mlle Cernusco.

Mlle Cernusco et ses Élèves.

Mlle Juanita Fuentès. La Tanagra. Mlle Cernusco Mlle Suzy Deguez. Mlle Lina Florio.
Miss Lulu de Potter.

C'est à d'autres moyens que Mlle Suzy Deguez demande l'originalité d'une danse inédite. Elle éploie, elle pétrit l'or fluide d'une chevelure royale dont la nature, qui fut généreuse avec elle en la créant charmante, lui a donné la rare beauté. Elle esquisse des pas discrets, silhouette des attitudes aimables dont Mlle Cernusco régla avec son goût sûr l'enchaînement : cependant les mains de la ballerine, manœuvrant avec adresse le souple trésor de sa chevelure, tantôt massent celle-ci en casque qui la somme comme du cimier de chrysoprase d'une amazone antique, tantôt la déploient sur ses épaules en superbe manteau de souveraine barbare, ou bien la laissent tomber bas à l'instar de la Mélisande de la légende, ou bien encore voilent le visage comme d'une somptueuse draperie qui, soudain entr'ouverte, découvre tout à coup la féerie des lèvres rieuses et des yeux étincelants. C'est la danse des cheveux et c'est une trouvaille d'une irrésistible séduction.

Mais voici qu'apparaît un jeune faune dont une peau de panthère qui lui ceint les reins et quelques pampres qui lui enguirlandent les épaules et le front dévoilent généreusement les belles formes d'un corps de statue qui donne de la vraisemblance au nom de « La Tanagra » élu par la survenante. Pour cette belle brune aux cheveux calamistrés, aux yeux hardis, toute vibrante de jeunes énergies, fière de sa souple robustesse, Mlle Cernusco a réglé une bacchanale échevelée; la sûre aisance de Mlle Tanagra y ajoute une fougue, une passion, une verve qui en font un spectacle vertigineux.

Enfin on ne saurait omettre ici le nom de la jolie Paula Monti qui dansa nu-pieds avant Miss Isodora Duncan mais avec autrement de brio que la prétentieuse américaine. Mlle Cernusco régla pour Paula Monti des pas variés appropriés à l'originalité instaurée par la danseuse. L'un des derniers est une sorte de danse macabre — oh ! d'un macabre très relatif, dépourvu d'horreur, tel que n'en conçurent point Hans Holbein ou M. Camille Saint-Saëns — inspirée de la mimique des pleureuses antiques. Mlle Paula Monti, toute blanche et rose au milieu de voiles sombres dont elle drape le tissu léger avec un art infini, y obtient un succès très vif.

Et c'est ainsi que de temps à autre, isolément ou par essaim, s'envolent du coquet atelier de Mlle Cernusco, ces gracieux météores qu'en terme de théâtre on appelle des « attractions » et que ceux qui aiment encore à se repaître d'illusions et de rêves — il y en a — nomment avec plus de vraisemblance des étoiles, c'est-à-dire de la grâce, du charme, de la beauté... la chimère, l'éternelle chimère. (1)

GEORGES HEFF.

La danse Macabre.
Mlle Paula Monti.

Clichés Studia-Lux

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, Mlle Suzy Deguez a été engagée à l'Olympia. Mlles Lulu de Potter et La Tanagra ont signé avec les Folies-Bergère.

SPORTS

Il y a sports d'hiver et sports d'été.

La lumière vient peut-être du Nord... Mais le Midi est arrivé bon premier, cette année, pour les belles épreuves sportives d'été.

C'est là que je voudrais vivre... ! L'infortunée Mignon n'est plus seule à exprimer ce désir qu'Ambroise Thomas lui avait harmonieusement mis en tête ! Beaucoup de chauffeurs le chantent et le pensent... Pensez aussi quelle belle suite : le lac de Garde, la coupe de Florio... dans le cadre merveilleux où florio l'oranger... Pardon !

Et de l'autre côté des Alpes... les Suisses renonçant au maniement de la hallebarde pour celui du canot automobile ! A *Lucerne*, brillante victoire du sympathique sportsman Thubron, le *New-Trèfle* et son *Richard-Brazier* de 120 chevaux. — Un sincère regret à *la Rapière* que les eaux du lac ont traîtreusement engloutie.

Chez nous, c'est, presqu'en Suisse, à *Evian* ; un laurier de plus à la couronne de l'*Antoinette III* ; puis la semaine d'*Arcachon*..., etc., etc. Le Midi se lève !

Avez-vous songé à la vie du sportsman, qui prend part à ces courses ou qui veut seulement les suivre. On arrive, on prépare le poulain pour la course, on la court. Dîner officiel. Lendemain, départ pour un autre séjour, mêmes occupations et ainsi de suite, c'est toujours le mois de Mars pour le Sport... avec giboulées de courses !

Et on a prétendu que le Français n'était pas sportif. Qu'est-ce qu'il faut alors à ces ignares calomniateurs ! Prenez, messieurs, l'avis de *Miss Kellermann*, la hardie championne australienne, et informez-vous si les ovations enthousiastes manquent au beau sport... Il est vrai que l'on n'est pas à même de voir tous les jours un champion en aussi... belles formes ! Et quelles jolies attitudes, il nous a été donné de voir après la course en Seine, aux bains Deligny... Quels plongeons pittoresquement énergiques ! Je crois que j'ai encore plus aimé les attitudes... que les plongeons... Affaire de formes « toujours ». — En tout cas, merci et bravo, mademoiselle !

Comme sport réellement d'été... la natation est le plus naturel que l'on puisse pratiquer. La femme en l'exerçant avec sa grâce habituelle en fait un charme... et il a, pour les spectateurs du sexe fort, d'aimables indiscrétions. — Allons, mesdames, voilà un bon exemple. Plus de trempettes et d'enfantillages ! Sus à la pleine eau, au sport vrai et sain !

AUTOMOBILISME. — Signalons la constitution d'une grande Commission, chargée de reviser le règlement sur la circulation des automobiles. Il est malheureusement certain que le nombre des accidents causés par les « chauffards » et par les imprudents inexpérimentés s'accroît dans une proportion inquiétante, et qu'il y a quelque chose à faire. Mais qu'on se garde d'entraver, par des mesures restrictives, dont les conséquences n'auraient pas été minutieusement prises, l'essor de la belle industrie automobile, si prospère, et dans laquelle nous tenons toujours le premier rang. — Que les constructeurs songent, eux aussi, qu'il y a autre chose à perfectionner que la vitesse, si on veut imposer silence aux détracteurs, qui sont encore légion.

ESCRIME. — Un intéressant challenge d'épée intersalles, organisé à Printania, a été gagné par M. *Max Linder* de l'Ambigu, coutumier du fait. — Une douzaine de salles étaient représentées à cette réunion qui a été très brillante.

AUTONAUTISME. — Décidément la conquête de l'eau salée par le pétrole n'est pas encore un fait accompli. Pour devenir un loup de mer... il faudra d'abord s'aguerrir contre les « moutons » et ne pas « perdre la boussole ».

La pauvre coupe de la Méditerranée s'est liquidée... par des remerciements adressés à son créateur, M. Charley, des médailles commémoratives aux participants de l'étape *Mahon-Toulon*, et un prix de consolation au *Quand Même*... qui ne s'étant pas perdu... s'est le mieux tenu !

La course *Boulogne-Folkestone*, organisée par l'Automobile-Club n'a pas donné un résultat plus brillant... Départ par une belle mer, les concurrents escortés par un contre-torpilleur et deux torpilleurs. Vaille que vaille, les deux tiers des concurrents arrivent bien à Folkestone ; mais au retour il y a un peu de brise... ce qu'on appelle un joli temps pour le canotage à voile... les boussoles sont détraquées... ou on ne sait pas s'en servir... et on se retrouve à *Calais* ou à *Douvres* où plusieurs entrent remorqués... par des bateaux de pêche ! tels on voyait, après une panne sévère, les autos des premiers jours tirés par des bœufs !

Il faudra encore bien des efforts, pour que le canot automobile arrive à pouvoir se passer des lisières que la Marine de l'Etat ne peut pourtant pas indéfiniment lui tenir. — Mieux vaudrait — en l'état actuel — se contenter d'exploiter... la Chine... çà, ce serait pratique !

HIPPISME. — Les premières réunions d'automne n'ont guère été plus favorisées par le temps que les réunions d'été. Pluie ! Pluie et vent ! pour le plus grand chagrin des élégantes toilettes attirées à Longchamps par les sensationnelles épreuves de l'Omnium (Lavarède, à M. Veil-Picard) ; du Royal-Oak (Clyde, à M. Veil-Picard) et du Prix du Conseil Municipal (Macdonald II, à M. Caillault, battant Adam, à M. Ed. Blanc). Orages sur les bookmakers, qui ont résolu de boycotter les courses pour se venger de la mesure qui les supprime depuis le 3 septembre ; procès-verbal contre un d'entre eux... et non des moindres... etc. — Résultat final : un peu de baisse dans les entrées au pesage à Maisons-Laffitte, à Enghien et à Saint-Ouen, mais montée sensible dans les recettes du pari mutuel. Les pauvres ne s'en plaindront pas... et certains riches non plus !

Le Gérant : CHARLES RICHARD.